

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT

ISSN 1269-472X

# La Charte

90<sup>e</sup> ANNÉE

JANVIER - FÉVRIER - MARS 2019 N° 1



## LES SAS

*Une mission civilo-militaire méconnue*

# Sommaire

## ÉDITORIAL 3

## DOSSIER 4

Les SAS  
Une mission civilo-militaire méconnue

## HISTOIRE 15

Le ski et la Grande Guerre 15

Le 3 juillet 1940 à Plymouth 18

Campagnes de Tunisie et d'Italie 20

La bataille du Day 24

Un infirmier parachutiste  
au 2<sup>e</sup> RPIMa à Madagascar 27

## BD 31

## MÉMOIRE 32

La photo contre l'oubli  
par Warren Saré 32

## VOS SOUVENIRS 36

## LA GRANDE-GARENNE 38

## LES GROUPEMENTS 44

## LECTURE 50

Lu pour vous 50

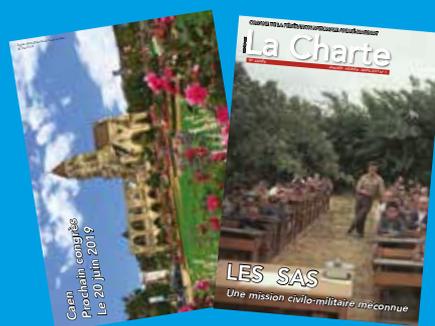
## ACTUALITÉS 51

## RECHERCHE 51

# La Charte

ISSN 1248-472X  
Organe de la Fédération Nationale André-Maginot

TRIMESTRIEL - Commission paritaire n° 1223 A 06713.  
Janvier - Février - Mars 2019. Dépôt légal à parution.



### 1<sup>re</sup> page de couverture :

Une école dans la SAS de Pirette en Kabylie.  
© Archives ECPAD

### 4<sup>e</sup> page de couverture :

L'église Saint-Étienne-le-Vieux à Caen  
(Calvados).  
© Tango7174

Ancienne Fédération Nationale des Mutilés,  
Victimes de guerre et Anciens Combattants.  
L'aînée des associations, créée en 1888  
et reconnue d'utilité publique le 28 mai 1933.

SIÈGE SOCIAL ET ADMINISTRATION :  
24 bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris  
Tél. : 01 40 46 71 40  
Email : fnam@maginot.asso.fr  
Site internet : www.federation-maginot.com  
CCP Fédération Maginot Paris 714-96U

DIRECTION ET RÉDACTION :  
Directeur de la publication : Henri Lacaille  
Rédacteur en chef : Jean-Marie Guastavino  
Rédactrice en chef adjointe : Cathy Berjot-Ben Helal  
Email rédaction : lacharte@maginot.asso.fr  
Email diffusion : fnam@maginot.asso.fr

MAISON DE VACANCES :  
La Grande-Garenne  
18330 Neuvy-sur-Barangeon  
Tél. : 02 48 52 64 00 - Fax : 02 48 52 64 02

RÉSIDENCE ANDRÉ-MAGINOT (EHPAD) :  
Tél. : 02 48 52 95 60

IMPRESSION - EXPÉDITION :  
Caractère Imprimeur  
ZI Delta, 57 Montée de Saint-Menet, 13011  
Marseille

La direction de *La Charte* ne peut être tenue pour  
responsable de la perte ou de la destruction des  
documents qui lui auraient été spontanément  
confiés

# Court rappel historique

Le président a sonné la fin de la récréation et tout le monde espère que les groupes désœuvrés, qui bouchent nos carrefours depuis deux mois, vont se mobiliser et travailler leur réponse au devoir par QCM, qui nous est proposé par le gouvernement.

C'est une occasion exceptionnelle de travail en groupe, jamais encore présentée dans une démocratie – au moins dans la nôtre quoique... cela a déjà été proposé en 1789, sous forme des « cahiers de doléances » qui sont aujourd'hui la source de connaissance pour tous les historiens qui s'intéressent à la Révolution. Fasse le ciel, s'il existe encore, que nos nouveaux cahiers soient aussi propres et bien écrits que ceux de nos ancêtres !

Le parallèle, que je viens de faire, est inquiétant : trois ans après ce beau travail décrit ci-dessus, la guillotine s'est mise à fonctionner, au rythme que l'on sait, pour écarter les meilleurs rédacteurs des fameux cahiers, alors considérés comme des vilains factieux, dangereux et condamnables.

Tour à tour, constituants, conventionnels régicides, puis montagnards assoiffés de sang se sont succédé sur l'horrible bascule. Souhaitons que la



similitude des démarrages ne nous entraîne pas au même parcours.

Ma vision est pessimiste, et j'espère seulement qu'elle fera réfléchir des gens plus capables et plus jeunes que moi, qui sauront mener notre pays à un avenir plus riant.

La succession des étapes que j'ai choisie n'est pas inéluctable, mais il faut se mettre au travail, et vite !

**Henri LACAILLE**  
Président fédéral



MÉMOIRE et SOLIDARITÉ

## Les SAS

© Général Yves Rondet



### Une mission civilo-militaire méconnue

**« Il faut reprendre pour ainsi dire à l'envers le travail des fellaghas. Ils terrorisent ? À nous de rassurer. Ils désorganisent ? À nous de réorganiser. Ils brisent le ressort des populations pour les empêcher de se défendre ? À nous de leur rendre le goût et la possibilité de résister » (Jacques Soustelle, gouverneur général en 1955).**

Dans le contexte du processus de décolonisation des territoires de notre empire, concrétisé notamment sur le continent africain par la suppression du protectorat au Maroc et en Tunisie, il était clair que l'Algérie allait à son tour faire valoir le droit de son peuple à s'émanciper de la tutelle de la France.

Aussi, dès novembre 1954, l'insurrection organisée dans l'Aurès et la Kabylie par le FLN (Front de libération nationale) se répandit rapidement dans les trois départements de l'Algérie pour aboutir à un conflit qui durera huit années.

Peuplée de 940 000 Européens et de 8,4 millions de Français musulmans, l'Algérie,

administrée par une assemblée algérienne composée de deux collèges, était dirigée par un gouverneur général en 1955 puis un ministre résident de 1956 à 1958 et un délégué général de l'Algérie de 1958 à 1962.

L'objectif du FLN était de s'attaquer dans les douars à tous les symboles de notre présence en incendiant les récoltes, en détruisant les écoles, en assassinant les colons, les musulmans francophiles et les fonctionnaires dans le but de séparer les deux communautés.

Dès le début du soulèvement les autorités françaises font le constat que les régions et les communes mixtes sont sous administrées, que le manque de fonctionnaires compétents est patent et qu'il faut faire appel aux cadres de l'armée pour remédier à ces carences.

Un commandement civil et militaire est mis en place début 1955 dans le massif de l'Aurès sous la direction du général Parlange (ancien officier des Affaires indigènes) et, même si le bilan de cette action apparaît mitigé, de nombreuses régions étant sous-développées, l'expérience sera étendue à l'ensemble de l'Algérie suite à l'arrêté du 26 septembre 1955 créant le service des Affaires algériennes (AA) rattaché au cabinet militaire du gouverneur général.

Les SAS (Sections Administratives Spécialisées), avec à leur tête des officiers « destinés à assurer toutes missions d'encadrement et de renforcement des personnels des unités administratives et des collectivités locales », seront le relais sur le



Assistance médicale gratuite à douar Ouldja.

## *L'objectif du FLN était de s'attaquer (...) à tous les symboles de notre présence*

terrain des réformes politique, économique et sociale au profit des musulmans. En effet selon un rapport adressé au gouverneur général, l'officier SAS est considéré comme « le seul officier qui, par la continuité de son action, sa connaissance de la population, sa connaissance des problèmes locaux peut à l'exclusion de tout autre, donner son efficacité au système et sa réussite aux réformes en cours » et le pouvoir espère que si cette intégration réussit, le FLN et l'ALN perdront leur appui au sein de la population.

À noter que le Sahara demeurera un territoire militaire administré par les officiers des Affaires sahariennes et qu'à la veille de l'indépendance une bonne partie du pays était encore sous administration militaire.

Le fonctionnement des SAS, héritières pour partie des Bureaux arabes du XIX<sup>e</sup> siècle, fut aussi inspiré des services de Renseignements du Sud tunisien qui administrait les confins du territoire saharo-tripolitain et des AI (Affaires indigènes) organisé par Lyautey au Maroc.

# Dossier

Sur l'ensemble du pays s'implanta un réseau d'établissements et, fin 1961, il existait plus de 700 SAS, auxquelles il fallait ajouter 20 sections administratives urbaines (SAU) dans les quartiers musulmans des grandes villes.

Environ 4 000 officiers volontaires provenant de divers recrutements (un tiers d'officiers de carrière, un tiers de réservistes, un tiers d'officiers du contingent) ont servi au sein des SAS. Dans l'ensemble, il s'agit d'un personnel de qualité, notamment chez les officiers de réserve, où l'on trouve des élèves issus de l'ENA, de l'École de la France d'outre-mer ou du séminaire mais qui, comme la plupart des officiers appelés, découvrent ce territoire après un bref stage de formation en métropole.

Seuls les officiers provenant des AI, des Affaires sahariennes ou encore de l'Armée d'Afrique, ont une connaissance du pays et de la langue arabe ou kabyle. Faute d'avoir pu recruter un nombre suffisant d'officiers musulmans surtout en raison des risques encourus (400 dont moins de 300 serviront en Algérie et au Sahara pour 1 400 postes à pourvoir) les SAS ont été parfois perçues comme un « corps de contrôle chrétien sur une population musulmane étrangère ».

La responsabilité d'un chef de SAS s'exerçait sur une dizaine de milliers d'habitants dans une circonscription allant d'une centaine à un millier de km<sup>2</sup> mais avec peu de personnel à sa disposition (en moyenne chaque SAS avait un ou deux officiers, un sous-officier, deux ou trois gradés et 30 à 50 supplétifs).

En 1960, les SAS employaient 21 661 personnes dont 1 308 officiers, 592 sous-officiers, 2 854 auxiliaires (radios, secrétaires, interprètes, infirmiers) auquel il faut ajouter les moghaznis payés sur le budget civil et dont le statut était proche de celui des harkis, qui eux relevaient du commandement des unités opérationnelles.

Le personnel de la SAS est hébergé en dehors des locaux militaires mais dans un bâtiment fortifié à proximité d'une agglomération ou d'un lieu de passage fréquenté. Les locaux administratifs sont séparés pour faciliter l'accueil de la population et souvent une infirmerie et une école complètent le dispositif.

Les officiers SAS ont parfois été assimilés à des « casques bleus » car ils portaient un képi bleu ciel orné du croissant et de l'étoile d'or et des épaulettes rouges mais aussi en raison de leurs missions spécifiques.

## Les diverses missions des SAS

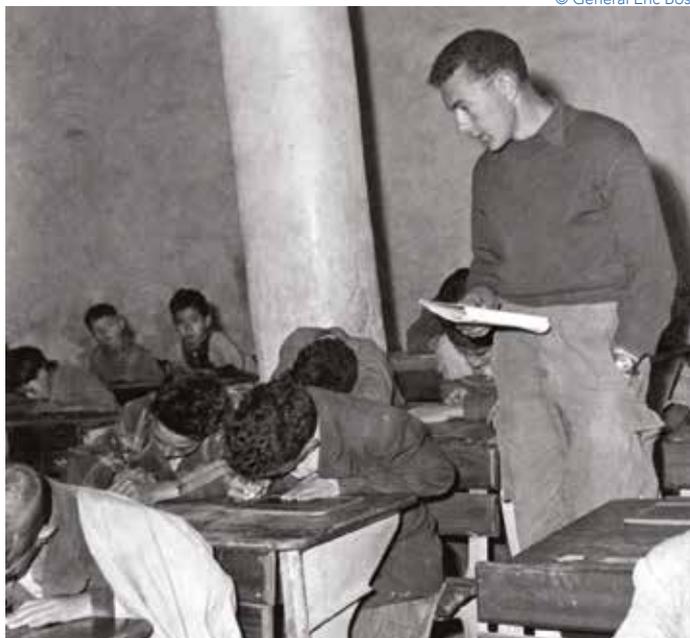
Le général Partiot, inspecteur général des Affaires algériennes, rappelait en 1959 que « les SAS ont été créées et mises en place pour prendre ou reprendre contact avec la population musulmane » et que les chefs de SAS exercent les missions de maintien de l'ordre et de pacification, mais aussi, dans le cadre de la lutte contre les activités rebelles, une mission d'administration, d'action



Construction d'une cité pour les Moghaznis avec école. 1959-1960.

médico-sociale et d'action psychologique de remise en confiance des populations.

La mission administrative consiste d'abord à implanter une administration dans les régions qui en sont dépourvues et les officiers SAS doivent mener à bien la réforme de 1956, supprimant les communes mixtes pour les remplacer par 1 468 municipalités organisées sur le modèle français. Ils sont aussi chargés d'assurer la tutelle des nouvelles communes et de recruter des délégués dans la population afin de susciter des candidatures pour gérer les municipalités mais la tâche est ardue car les postulants algériens sont menacés de mort par le FLN.



Le chef de SAS dépend alors du sous-préfet en matière administrative, économique et sociale et il est officier d'état civil. À partir de 1957, un décret lui confère des pouvoirs de police judiciaire et un arrêté de septembre 1959 précise que, désormais, les officiers de SAS ne sont plus chargés que d'un rôle « d'animation et de coordination, de conseil et de soutien » auprès des maires et des conseils municipaux pour leur faciliter l'exercice de leurs attributions.

## *Il faut réduire la misère physique et intellectuelle*

Le second volet est une mission pacifique qui, selon le général Partiot, devait contribuer à « élever l'homme, à le promouvoir dans le domaine moral, intellectuel, matériel » de manière à « amener ces populations à la France par le cœur et par la raison ».

Au delà de l'aspect « propagande », il faut réduire la misère physique et intellectuelle qui afflige la société algérienne en engageant une action sanitaire et sociale même si le nombre de médecins attachés aux SAS est limité.

L'assistance médicale gratuite exercée au sein d'un local de la SAS ou à l'occasion de tournées effectuées par des équipes médico-sociales itinérantes ainsi que l'action éducative dispensée fréquemment par des militaires du contingent sont très favorablement accueillies par la population.

Pour compléter ce dispositif, des auxiliaires féminines (ASSRA : adjointes sanitaires et sociales rurales auxiliaires) font bénéficier les femmes de conseils en matière d'hygiène domestique, de puériculture et d'instruction ménagère.

Enfin la mission militaire consiste à confier aux officiers SAS le rétablissement de l'ordre dès lors que leur présence dans les régions reculées, s'ajoute à l'ensemble du dispositif de quadrillage et que les unités de supplétifs permettent de débusquer les agents de l'ennemi.

À partir de 1959, des SAS dites renforcées sont mises sur pied et certains quartiers sont placés sous le commandement militaire du chef de SAS doté de moyens accrus en supplétifs.

Ces dispositions, appliquées notamment à Oran où 75 sous-quartiers sur 130 sont commandés par des chefs de SAS en 1961, sont inséparables du renseignement d'ambiance recueilli par les SAS qui sont en rapport étroit avec la population par l'intermédiaire de leurs informateurs ou des hommes de leur maghzen.

En conclusion, les SAS ont été une structure politico-militaire originale et relativement efficace dans l'action psychologique car elles ont posé un réel défi au FLN à travers leurs actions économique, médicale et socioéducative.

**800 écoles**

**70 000 enfants scolarisés**

Au contact direct de la population, elles ont pu, lorsqu'elles en avaient les moyens, mettre en œuvre des actions concrètes pour sortir du sous-développement les territoires qu'elles administraient.

Un bilan publié en 1959 dans *Le Monde* faisait état de 800 écoles ouvertes depuis 1956 avec près de 70 000 enfants scolarisés et de plus d'un million de consultations réalisées par 700 médecins assistés de 1 300 auxiliaires médicaux.

Dans le cadre du plan de développement (plan de Constantine), les SAS ont pu bénéficier de crédits plus importants à partir de 1959 pour mettre en valeur leur circonscription mais cette initiative arrivait trop tard selon le général Beaufre qui ajoutait que « c'est l'absence d'un thème politique satisfaisant qui a frappé de stérilité tous les efforts louables de nos officiers SAS ».

À partir de 1961, certains officiers SAS s'opposeront à la politique d'autodétermination du général de Gaulle (qui d'ailleurs n'avait pas bien compris leur raison d'être) ou démissionneront de leur fonction.

Entre 1956 et le début de 1962, les SAS ont eu à déplorer 752 morts (70 officiers, 33 sous-officiers, 42 attachés, 607 moghaznis) et elles seront dissoutes officiellement par décret du 18 juin en même temps que les Affaires Algériennes. Plusieurs officiers SAS, contrairement aux ordres reçus, utiliseront alors des filières de rapatriement clandestines pour protéger leurs moghaznis des représailles des combattants de l'ALN.

**700 médecins**

**1 300 auxiliaires médicaux**

Aujourd'hui des actions civilo-militaires, inspirées de celles des SAS, ont été mises en œuvre sur certains théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan. ■

**Général Yves Riondet**

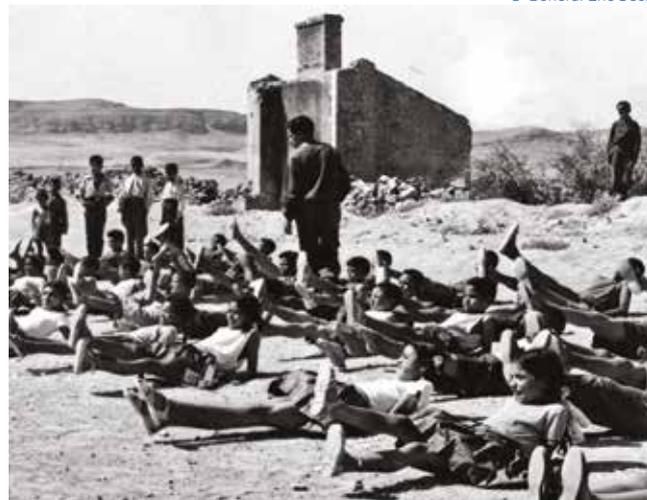
### **Bibliographie :**

Exposition du CDHA intitulée « Les SAS, une mission de pacification méconnue pendant la Guerre d'Algérie ».

Gregor Mathias, *Les SAS, une institution ambiguë, entre idéal et réalité*, L'Harmattan, 1998.

Jacques Frémeaux, *Les Bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête*, Denoël, 1993.

© Général Éric Boss



# Témoignages de la vie dans les SAS

## Témoignage 1 : La vie dans les SAS pendant la guerre d'Algérie

Extraits du témoignage de Mme France Parisy-Vinchon, publié dans *La Charte* de janvier-février 2004.

Avec plusieurs années de recul et même un peu plus, quand je repense à mon séjour en AFN – selon la terminologie d'alors – quels sont les sentiments et les sensations qui me viennent en premier à l'esprit ?

Accueil cordial de la population autochtone dont j'ai eu la charge, amitié, respect et complicité avec tous les militaires sous les ordres desquels j'étais, ou que je côtoyais, émerveillement pour un pays à la terre ocre rouge, aux pins parasols, empli du bruissement des cigales et des claquements de becs des cigognes. (...)

J'étais une métropolitaine de 20 ans qui découvrait un monde très différent du sien, à des années-lumière de Paris.

D'abord en 1957, sous la houlette de la présidence du Conseil, j'ai choisi d'intégrer un groupe d'étudiants envoyé là-bas pour l'été. Je suis partie motivée par la curiosité,



© France Parisy-Vinchon

pour voir sur place la réalité et non plus me fier aveuglément à ce que rapportaient les journalistes. (...)

Pendant deux ans, j'ai travaillé comme infirmière assistante sociale dans des SAS du Nord-Constantinois, arrondissement d'El-Milia. J'ai volontairement choisi cette région non pacifiée pour travailler au contact direct de la population arabe dans le but de tenter d'améliorer sa vie quotidienne.

El-Hannser, carrefour de routes et de pistes, lieu d'une usine de traitement

© France Parisy-Vinchon





Là, tout était à construire, au sens strict du terme : le bâtiment de la SAS et mon logement précaire, les maisons du regroupement pour remplacer les tentes, un lavoir qui servirait aussi de fontaine, la terre à dépierrer pour essayer de la rendre cultivable.

Un médecin d'une SAS dans la vallée venait une fois par semaine,

du liège, avait depuis les années 50 une petite implantation européenne. Est venu s'y adjoindre début 1959 un village de regroupement qui comptait en juillet 60 près de 3 000 personnes. Ce bourg avait la particularité remarquable d'être, dans la région, le seul à avoir un maire et des conseillers municipaux européens et arabes élus par la population.

La SAS était bien implantée, recrutait de nombreux moghaznis. Un médecin militaire vivait sur place. Le contact avec les habitants était facile, beaucoup parlaient français, les enfants étaient scolarisés, l'état sanitaire était bon dans l'ensemble. Le travail était passionnant, j'apprenais chaque jour, autant avec le médecin qu'avec la population dont je découvrais les habitudes de vie, celles sur lesquelles je pouvais tenter une action d'amélioration, celles auxquelles il ne fallait pas toucher.

J'ai appris qu'une nouvelle SAS venait d'être créée, là où la piste s'arrêtait. (...)

Une vision de cauchemar. Mechta-Berra, un lieu-dit sur une carte d'état-major, à flanc de colline très pentu, dans un cirque de montagnes pelées. (...)

si les militaires, très pris par les opérations, avaient la possibilité d'organiser un convoi pour lui assurer la protection indispensable. (...)

J'ai découvert 400 personnes regroupées venant d'une zone interdite, en haillons, manquant du strict minimum, ne possédant presque rien, entièrement dépendantes des distributions de nourriture ou du travail fourni par la SAS. La misère, la détresse. Chaque jour, aux enfants qu'il fallait sauver de toute urgence d'un état de dénutrition, je distribuais du pain, cuit dans le four de la compagnie du 8<sup>e</sup> RIM, qui assurait la protection de l'ensemble, du lait fait avec de la poudre, puis des vêtements provenant de ceux qui m'étaient envoyés (par les familles des militaires, résultat de mes appels au secours en métropole). Au bout de trois mois, les progrès se virent. Les enfants reprenaient vie, les figures s'arrondissaient, l'état sanitaire s'améliorait. Tous avaient un change de vêtements, les travaux d'aménagement donnaient du travail aux adultes, donc un peu d'argent. La vie prenait un semblant d'organisation.

En juillet 1961, je rentre en métropole. ■

## Témoignage 2 : Les Équipes Médico-Sociales Itinérantes (EMSI) pendant la guerre d'Algérie

Extraits du témoignage de Mme Ginette Thévenin-Copin, publié dans *La Charte* de janvier-février 2003.

**NDLR de 2003** : Le service de santé militaire s'est consacré partout où il était présent, à la création de dispensaires médicaux et de centres d'animation, pour le progrès, l'hygiène et l'éducation. Ils ont été ouverts notamment auprès des SAS et des missions itinérantes ont été créées, parmi elles les EMSI. Des centaines de jeunes filles, de toutes origines et de toutes religions furent ainsi recrutées pour porter sur leur blouse blanche l'insigne des EMSI. Après un stage de formation, elles se consacrèrent aux femmes et aux enfants, aux malades et aux vieillards, plus tard aux Harkis et à leurs familles. Elles ont servi avec abnégation, dans les périls et les difficultés de la guerre, au temps des promesses et de l'espérance.

(...) Ces équipes étaient composées d'une responsable métropolitaine ou musulmane ayant un bagage social ou paramédical et de deux auxiliaires musulmanes qui, au départ, étaient très utiles en qualité d'interprète. Le but final étant qu'elles acquièrent une formation, afin de prendre le relais et de créer à leur tour leur propre équipe.

Leur recrutement était varié, pour les unes c'était un souci d'émancipation, la chance de percevoir un salaire (ce dernier étant égal pour toutes). (...)

Pour ma part, j'ai également eu pour auxiliaire une jeune fille récupérée dans le

djebel au cours d'une opération militaire. Lorsque j'ai été appelée ailleurs à d'autres fonctions, elle a assuré avec compétence son rôle de responsable d'équipe. (...)

Cinq longues et difficiles années à œuvrer dans les EMSI me donnent le droit et le devoir d'en parler aujourd'hui. (...)

Oui, il y a eu une action humanitaire en Algérie, ce fut le travail harassant des EMSI. Elles ont été environ un millier, chrétiennes, musulmanes, israélites, natives de métropole ou d'Algérie, conscientes des difficultés, des risques encourus et de la valeur de leur mission.





Un jour, un journaliste, curieux de l'accueil qui nous était fait, m'a posé la question : « Aviez-vous des difficultés pour entrer dans les mechtas ? ». Je lui ai répondu : « Pour entrer non, pour sortir oui. »

Oui il y a eu une action humanitaire en Algérie. Le seul regret que je puisse exprimer à présent est que nous aurions dû être beaucoup plus nombreuses, pour parvenir à éradiquer l'ignorance et favoriser l'évolution des femmes de ce pays. (...)

Familièrement appelées « Toubiba » par les femmes et les enfants, elles étaient à la fois assistantes sociales, puéricultrices, éducatrices et amies, tentant par leur présence aux côtés de cette population rurale, désorientée par les événements, de faire obstacle à la misère et à la peur. Avec pour seule et unique ambition de donner un visage humain à notre pays.

Comment décrire le travail des EMSI ? (...)  
Je précise haut et fort que ces jeunes femmes dévouées, téméraires et ambitieuses ont tenté, par opposition à la guerre, de choisir le difficile chemin allant vers la paix. (...)

Devant des situations trop souvent tragiques et épouvantables, les EMSI étaient présentes, afin de résoudre au mieux ces problèmes a priori insolubles. Bien souvent, avec ténacité et courage, elles y sont parvenues malgré le manque de matériels et de moyens.

Au cours de ce difficile parcours, j'ai connu de très grandes peines, lorsqu'on ne peut donner que ce que l'on possède. Hélas nos moyens n'étaient pas à la mesure d'une population aussi dense, démunie de tout. Mais j'ai également éprouvé de très grandes joies, un enfant que l'on aide à naître, un autre à guérir, un adulte que l'on a secouru et qui vous exprime sa gratitude par un simple sourire.

J'ai été et je reste fière d'avoir accompli cette noble tâche qui était d'alléger la souffrance. Vouloir à présent occulter cette action humanitaire, c'est mépriser ce qui fait le ferment de l'humanité. (...)

Les EMSI ont pour la plupart assumé le rapatriement des Harkis en France, du moins le petit nombre d'entre eux qui ont eu cette chance ; en ce qui concerne ces derniers, il n'est que temps qu'on leur rende enfin leur dignité, leur honneur et la place à laquelle ils ont droit dans notre patrie.

J'ai moi-même accompagné ces déracinés. La traversée sur une mer particulièrement agitée, dans l'inconfort d'un LSD (appelé vulgairement péniche de débarquement, plus apte au transport de matériels que d'êtres humains). Il reste dans ma mémoire le souvenir d'une longue nuit cauchemardesque, étant dans l'impossibilité de rassurer ces familles tétanisées par la peur.

Au petit matin, ce fut le débarquement de ces familles hébétées, accueillies comme des indésirables, des parias dans un pays pour lequel ils avaient tant donné, tant sur leur sol, que sur le nôtre par le passé, et qui à présent ne voulait pas d'eux. ■

## Témoignage 3 : Le Service de Formation des Jeunes en Algérie (SFJA)

Extraits du témoignage de Mme Colette Arnardi-Garcia, publié dans *La Charte* de mars-avril 2010.

En 1960, alors âgée de 17 ans et demi, je me présente aux épreuves de sélection organisées par la SAS de Perregaux (département d'Oran) pour l'admission au Centre d'Enseignement des Monitrices de la Jeunesse Algérienne (CEMJA) de Nantes. (...)

Le 15 septembre 1961, je rejoins mon affectation. Sidi-Bakhti, proche de la forêt du Medroussa, se trouve sur la route de Tiaret-Frenda, à 900 m d'altitude. (...) C'est un village de regroupement dans lequel les habitants du douar Medroussa et des douars limitrophes sont rassemblés avec leurs familles. (...) Une infirmerie y est attenante. Le centre, tout neuf, se trouve un peu en retrait de la grand-rue. À un kilomètre, un poste militaire est tenu par une compagnie du 5<sup>e</sup> BCP du capitaine Leneveu, secteur de Frenda de la 4<sup>e</sup> DIM de Tiaret. Notre centre est protégé par des barbelés. Une équipe de moghaznis de la SAS en assure la sécurité. (...)

L'enseignement des filles est dispensé [...] par Réjane, originaire d'Oran, Aïcha de Tiaret et moi-même. Réjane et Aïcha enseignent le Français, le calcul, l'instruction civique et morale. Je me charge de l'apprentissage de l'enseignement ménager, de la dextérité manuelle, des activités d'éveil, de la culture physique et du chant. (...)

Bien que vivant dans des conditions matérielles très précaires, nos élèves ont un visage rayonnant. Elles viennent vêtues de leurs plus beaux habits. (...)

L'étonnement, voire l'appréhension de découvrir et d'utiliser des outils, tels que

© Colette Garcia-Arnardi



ciseaux, aiguilles à coudre, à tricoter, jeux de société comme les cubes, n'est pas feint. (...)

Notre volonté de transmettre nos connaissances nous conduit à rencontrer systématiquement les parents de nos élèves absentes. S'il est vrai que ceux-ci jugent que la scolarisation des garçons est indispensable, cela l'est moins pour les filles. (...)

Aïcha et moi n'avons qu'un seul désir, revenir l'après-midi au centre avec nos absentes. Aussi les familles n'étaient pas surprises de nous voir arriver chez elles. Nous étions attendues et bien reçues. (...) Ces moments de rencontre et de discussion étaient pour nous l'occasion de les initier au tricot, à la couture et de prodiguer de petits soins infirmiers. (...) Progressivement et sans attendre l'absence d'une élève, nous étions invitées le jeudi et le samedi chez une femme désireuse d'apprendre. Son mari était à proximité. Parfois d'autres dames assistaient à ces rencontres. (...) Je n'avais ni radio, ni journaux et par conséquent je n'étais pas au courant de la



situation en Algérie et encore moins des pourparlers de cessez-le-feu. (...) Je ne compris pas pourquoi le 15 mars 1962 à 7 heures, le capitaine Leneveu est venu me chercher au centre en m'intimant l'ordre de partir sur le champ. (...)

Par télégramme, je suis informée en avril que je dois me rendre à Burdeau. (...)

Nos élèves ont entre 8 et 14 ans. Trois à quatre semaines après notre arrivée, nous constatons un absentéisme de plus en plus important. Un jour de la mi-mai, je me retrouve la seule Européenne à vivre 24 heures sur 24 dans ce centre. Je suis complètement coupée du monde extérieur. (...)

## Départ de Burdeau

Je quitte le centre vers le 12 juin 1962. Un télégramme envoyé par ma mère : « Papa gravement malade » est le signal du départ dans l'urgence convenu avec mes parents. (...)

## Octobre 1962 à Nantes

J'effectue un nouveau stage de formation au CEMJA pour travailler dans un camp de harkis, rapatriés en France par certains de leurs officiers. En novembre 1962, je suis nommée en qualité de monitrice au camp de harkis de Rivesaltes. (...)

## Conclusion

Le SFJA ouvrira trois structures qui, en 1961, accueilleront 12 550 jeunes répartis dans : les centres de formation des jeunes en Algérie (CFJA) avec enseignement général et professionnel en internat, les foyers de jeunes rattachés à une section administrative spécialisée (SAS) avec enseignement général, alphabétisation, instruction civique et morale et activités sportives et manuelles en externat, et les foyers sportifs installés dans le cadre de la SAS qui réunissent des jeunes de différentes communautés. ■



# Le Ski et la Grande Guerre

*Adopté depuis peu d'années par les armées des pays « alpins », le ski n'occupe pas une place remarquable dans la Grande Guerre. C'est sans doute pourquoi on dispose de peu d'études sur le sujet. Cet article n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais, à partir d'environ 150 documents retrouvés, de donner des pistes et de remettre au jour des illustrations rarement reproduites depuis leur première publication.*

## L'introduction du ski dans les armées européennes

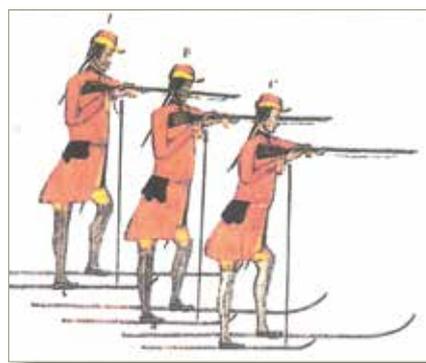
On rencontre de façon ponctuelle des exemples d'utilisation militaire du ski, surtout dans les pays nordiques, et cela dès le Moyen-Âge [ILL. 1].

Mais une seule nation, la Norvège, affiche une pratique continue et régulière. Unie au royaume du Danemark du XVI<sup>e</sup> siècle à 1814, elle entretient des unités de « skieløbere » (orthographe ancienne, littéralement « coureurs en skis ») [ILL. 2]. Cette particularité retient l'attention de toute l'Europe.



ILL. 1 : Une des plus anciennes représentations de la guerre en skis (Magnus, Olaus, *Carta marina*, 1<sup>re</sup> éd. 1539 ; ici, rééd. 1572 moins connue).

Des centaines de documents, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, décrivent ces bataillons, et surtout leurs « patins à neige » et leur utilisation [ILL. 3].



ILL. 2 : Les « skiløbere » norvégiens (gravure de Grüner, 1765 ; Musée de l'armée, Oslo).

Pour la France, citons, parmi des dizaines, les longs articles du « Journal de l'Empire » en octobre 1810, ou ceux des dictionnaires militaires de Bardin (1851) et de Chesnel (1863, avec illustration).



ILL. 3 : Une des très nombreuses représentations des « skiløbere » norvégiens en Europe « alpine » (« Schneeschuhsoldaten = soldats en chaussures à neige ») ; gravure copiée de Capell Brooke (1823), dans Strahlheim, C., *Die Wundermappe...*, tome 11, Frankfurt, 1837.



ILL. 4/A : Premiers essais de ski en Allemagne, à Goslar (Hanovre), (*Illustrirte Zeitung*, avril 1892).



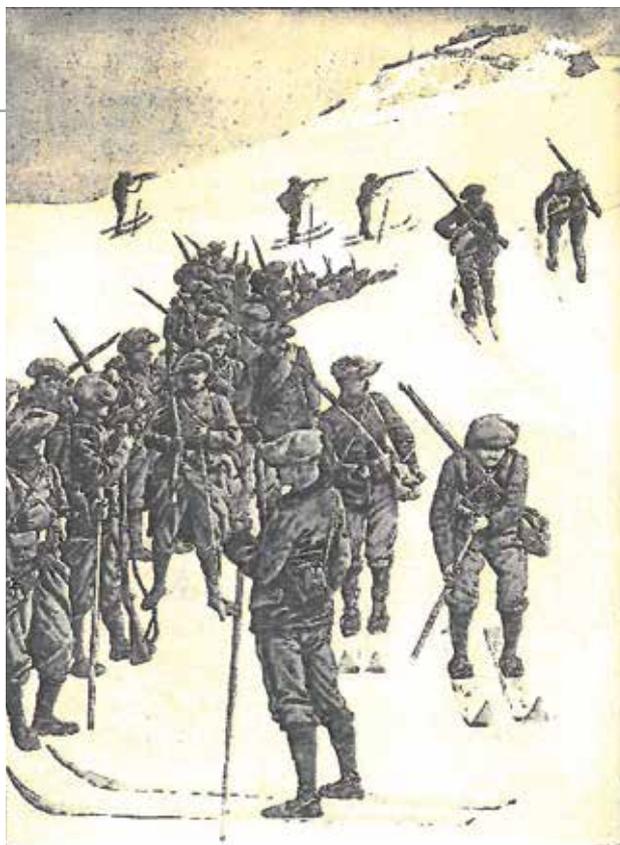
ILL. 4/B : Premiers essais dans l'armée italienne (*Domenica del Corriere*, janv. 1901).

Et pourtant, il faut attendre l'introduction du ski en tant que sport dans nos pays, soit la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour que nos armées l'intègrent dans leurs unités de montagne.

L'Allemagne fait ses premiers essais à Goslar (Hanovre) en 1892 : la France attend 1902, au 15/9 de Briançon [ILL. 4]. À l'ouverture des hostilités en 1914, tous les grands pays belligérants peuvent aligner plusieurs bataillons de skieurs. Ils savent skier, mais n'ont encore aucune expérience du combat en skis.

## Le ski pendant la guerre

Notons d'abord qu'on ne connaît, entre 1914 et 1918, aucune opération importante et décisive menée par des skieurs, comme celles de la guerre russo-finlandaise en 1940



ILL. 4/C : Premiers essais de skis dans l'armée française (*Le Monde illustré*, mars 1902).

ou l'apport des renforts sibériens à Moscou fin 1941. Sur le front Ouest, les skieurs s'illustrent dans les Vosges, puis dans les Dolomites à partir de l'entrée en guerre de l'Italie en 1915.

À l'Est, bien que les sources soient moins accessibles, on en signale dans les Carpathes et sur tout le front russe. Au Nord, les pays scandinaves restent neutres, et la Finlande est soumise à la Russie jusqu'en 1917.

À une date imprécise, fin 1914 ou début 1915, dans les Vosges, une unité de chasseurs alpins français attaque en skis un groupe d'Allemands. Cet assaut, sans doute très meurtrier et sans grande importance militaire, ne sera pas répété. On se demande d'ailleurs comment il était possible de faire du combat corps à corps avec des planches aux pieds ! Cet événement fait l'objet de nombreuses gravures, tant en France qu'à l'étranger [ILL. 5].

Mais je ne trouve aucun engagement comparable par la suite. Sur d'autres fronts,



ILL. 5 : Une des nombreuses gravures sur l'assaut en skis dans les Vosges ; ici, image d'Épinal ; s.d. (1915), par Marius Rossilon, dit O' Galop.

je ne dispose que de trois documents : un assaut autrichien en Pologne, une attaque hongroise dans les Carpathes [ILL. 6] et un combat entre Russes et Allemands.

Il semble que le ski a surtout été utilisé pour les déplacements et les communications. Il est évident qu'il a rendu de grands services dans ces domaines. Les illustrations rassemblées montrent surtout des embuscades [ILL. 7] ou des patrouilles.



ILL. 6 : Assaut en ski d'une unité hongroise contre des troupes russes dans les Carpathes (carte postale hongroise ; s.d., vers 1915).

En 1916, un groupe de Norvégiens (neutres, mais francophiles), vient dans les Vosges installer un système d'ambulances sur skis, très remarqué par les médias.

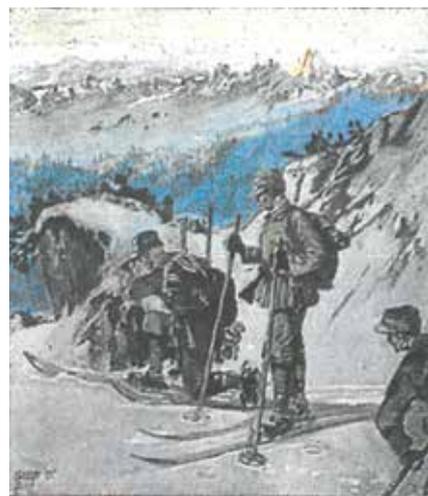
Après 1916, les informations sur le ski diminuent. Cela confirme sa banalisation et son peu d'importance dans la conduite de la guerre.

Tous les documents sur le ski sont répertoriés dans : Achard, Michel, *Le Ski : Bibliographie et iconographie : les sources de l'histoire du ski du XVI<sup>e</sup> siècle à 1918*.

Environ 3 000 références et 1 300 illustrations, disponibles uniquement en édition numérique sur clef USB, avec mise à jour permanente.

(contact : [pilatbessatdoc@orange.fr](mailto:pilatbessatdoc@orange.fr)). ■

Michel Achard  
(ancien du 7<sup>e</sup> BCA, 1963)



ILL. 7/A : skieurs autrichiens en embuscade (Illustrirte Zeitung, décembre 1915).



ILL. 7/B : Embuscade de chasseurs français ; dessin de A. Beltrame (Domenica del Corriere, février 1915).

## Le 3 juillet 1940 à Plymouth (Angleterre)

Les cuirassés *Paris* et *Courbet* formaient le cinquième escadron au début de la Seconde Guerre mondiale. Les deux navires sont opérationnels le 21 mai 1940.

Le 6 juin 1940, le *Paris* fournit un appui feu au Havre et couvre l'évacuation de la ville par les Alliés. Il défend le port du Havre contre les avions allemands, mais le 11 juin 1940, il est touché par une bombe. Le *Paris* part alors pour Cherbourg pour des réparations temporaires, malgré une prise de 300 tonnes d'eau par heure. Il est transféré à Brest, le 14 juin 1940, puis évacué le 18 juin.

Après l'Armistice, le *Paris* accoste à Plymouth, en Angleterre. Le 3 juillet 1940, lors de l'opération *Catapult*, les forces britanniques arraisonnent le navire. Le 21 août 1945, une fois la guerre finie, le *Paris* est remorqué à Brest où il sert de bâtiment-base, avant son démantèlement en juin 1956.

Le cuirassé *Paris*, sur lequel j'étais embarqué, ayant eu ses machines très endommagées par les bombes reçues au Havre le 11 juin 1940, ne pouvait, à la vitesse de sept nœuds que rejoindre, de Brest, un port anglais.

Arrivés le 19 juin 1940 à Plymouth, nous sommes sortis deux fois en ville, avant le 3 juillet. Ceci nous a permis de nous rendre compte des mesures prises contre les raids aériens et du calme de la population malgré l'heure critique.



Dans un café, le patron, ancien combattant de 14/18, nous montre à lire l'appel du général de Gaulle. Là est peut-être la route à suivre.

Le 3 juillet 1940, nous étions à quai à l'arsenal, le sous-marin *Surcouf* étant à couple de l'autre bord. Vers 4h30, nous sommes réveillés par des marins anglais sans armes : « Levez-vous, nous sommes vos amis. Allez sur le quai, un officier va vous parler ». Ce que nous faisons. Sur le pont, d'autres

marins anglais en armes nous font signe d'aller sur le quai rejoindre nos camarades.

Quand le groupe atteint une quarantaine d'hommes, il s'éloigne bien encadré. Nous voyons que, partout sur le *Paris*, il y a de nombreux sailors (marins de la Royal Navy), sur la passerelle, le spardeck (pont d'un bateau, qui s'étend sans interruption de l'avant à l'arrière) et près des canons.

Après avoir marché deux ou trois cents mètres, nous arrivons dans un grand bâtiment où beaucoup d'autres camarades sont déjà là. D'autres groupes arrivent encore, de différentes unités. On commente l'affaire, on attend la suite avec curiosité. Le café et les pommes que l'on nous distribue sont bien accueillis car les émotions creusent l'appétit.

Un peu à l'écart, une partie des marins du *Surcouf* écoutent un de leurs officiers. Il est sans casquette (il n'y aura qu'un seul volontaire, apprendra-t-on plus tard).

Vers 9h, un amiral anglais monte sur une estrade improvisée et nous parle en français pendant quelques minutes. Il nous invite à nous joindre à la Royal Navy pour continuer la guerre. Des tracts en français nous sont distribués, qui alimentent les discussions entre nous. Beaucoup veulent rentrer en France.

Le moral est à zéro. Un maître canonnier nous dit que la guerre est finie et qu'il espère être bientôt chez lui, occupé à faire son jardin ? Un camarade fourrier et moi-même sommes très surpris de ces paroles. Au moment où



Le cuirassé *Paris* en rade de Toulon, le 6 mai 1922.  
© Gallica/BnF

on lui offre de combattre et ainsi de mettre en pratique, contre l'ennemi, tout ce qu'il a appris dans sa spécialité depuis qu'il est dans la Marine, ce gradé se dégonfle lamentablement.

30 ou 40 minutes se passent encore, puis tout à coup, par le micro on entend : « ceux qui veulent continuer la guerre avec la Grande-Bretagne sont priés de sortir du bâtiment et de se rassembler dans la cour. »

Plusieurs groupes descendent les marches de l'entrée ; le fourrier et moi nous nous joignons au groupe suivant. En cinq minutes, tous les volontaires sont rassemblés face au bâtiment. Par les fenêtres ouvertes, les autres nous manifestent leur désapprobation.

Plusieurs camions arrivent. Nous partons chercher nos sacs sur nos bateaux respectifs, pour ensuite aller dans un autre endroit de l'arsenal où nous pourrions commencer à nous organiser. Nous sommes 210 quartiers-maîtres et matelots, une enseigne de vaisseau 1<sup>re</sup> classe et quatre officiers-mariniers. ■

**Robert Hérault**

Texte remis par M. Pierre Verdet  
(GR 113)

# Campagnes de Tunisie et d'Italie

*Pupille de la Nation, chef de famille à 12 ans, à 13 ans je quittais l'école pour être apprenti peintre et gagner quelques francs (10 f par semaine). Ma prime jeunesse sera sans histoire. Septembre 1939, déclaration de guerre, je suis appelé sous les drapeaux. Cessation des hostilités en mai 1940. Je suis à Agen, en zone libre. Fin 1940, je suis volontaire pour partir en Afrique du Nord. J'arrive en février 1941 au Maroc, puis en mars je suis volontaire pour la Syrie où les combats cessent en mai. Le régiment est dissous par la commission d'armistice et je suis affecté à la compagnie de garde du général commandant du Protectorat. Engagé volontaire pour deux ans, je suis alors affecté au 7<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains à Meknès.*

8 novembre 1942, les Américains débarquent sur le littoral atlantique à Port Lyautey. Je suis chef de groupe d'un poste isolé. Dans la nuit du 9, mon chef de pièce au FM me demande l'autorisation de tirer : « Le baroud est commencé ». Je lui réplique : « Tu tireras quand je te le dirai ». Il attend toujours. Moins d'une heure plus tard, nous étions prisonniers des Américains, trois jours plus tard nous étions de retour dans notre caserne que nous n'aurions jamais dû quitter.

D'un côté comme de l'autre, bien trop de garçons sont tombés inutilement. Plus de 80 dans la zone de l'avant-port de Port Lyautey.

20 jours plus tard, nous partons pour la Tunisie où les Allemands ont débarqué. Là, les choses sérieuses commencent. Nous prenons position face au Zaghouan au centre de la Tunisie. Sous les « ordres » de mon adjudant (que je ne verrai que très peu), je suis observateur du régiment.

Quinze jours plus tard, je pars en patrouille avec un lieutenant et cinq hommes pour aller au-devant d'une section qui a des problèmes pour rejoindre nos lignes. Je dois m'avancer et tirer un coup de fusil tous les 50 pas jusqu'à ce que j'ai le contact. Au troisième coup de feu, j'ai la liaison et je reviens dans nos lignes où je reprends mon poste d'observateur.

Quelques jours plus tard, avec l'observateur de l'artillerie (qui était parti manger sa soupe), je réussis un coup au but sur l'observatoire allemand, placé sur les pentes du Zaghouan.



© Dr. Brains



La plaine de Zaghouan, en Tunisie.

À la suite de cela, mon chef me demande de le déplacer dans des ruines gallo-romaines, 600 m à ma gauche. Je suis rapidement repéré car, tous les deux ou trois jours, un autocanon m'envoie sous forme de politesse trois ou quatre obus, qui iront tous 30 ou 40 m plus loin. Il ne lui fallait pas s'attarder, il risquait que je lui fasse le coup de l'observatoire, mais lui ne restait pas sur place.

18 janvier 1943. Les Allemands ont attaqué notre 2<sup>e</sup> bataillon et l'ont encerclé à la nuit tombée. Ils viennent vers l'observatoire en balayant au-devant d'eux à la mitrailleuse.

Le colonel donne l'ordre de rejoindre Siliana quand et comme nous pourrons : 60 km environ sans ravitaillement, marcher de nuit, se cacher de jour. Rien à manger, ni à boire.

Nous y parvenons sans ennuis.

Dès le lendemain, nous réinstallons l'observatoire et nous poursuivons notre travail jusqu'au moment où les ennemis mettront bas les armes. Nous défilerons dans Tunis en tenue... mais en haillons. Et nous revenons au Maroc.

Nous prenons, dans notre caserne, deux mois de repos, et des permissions pour tous ceux qui peuvent en bénéficier. Avec un camarade, et grâce à un autre, nous allons à Port Lyautey chez de braves gens où nous

sommes accueillis comme les enfants de la maison.

Puis nous sommes envoyés à Casablanca pour y réceptionner le matériel américain et le mettre en état de fonctionner. Trois mois plus tard, direction l'Italie où certains des nôtres sont au combat. Je fais partie d'une section de tradition du 2<sup>e</sup> bataillon du 7<sup>e</sup> RTM, affectée au 2<sup>e</sup> RTM – 12<sup>e</sup> compagnie. Je suis serre-file, je dois veiller à ce qu'il n'y ait pas de traîneurs. Je n'en verrai jamais.

Nous sommes en position au-dessus du village Castelforte, une région de petite montagne (8 ou 900 m). Je suis en avant-poste en observateur pour la compagnie. Quelques jours plus tard, au cours d'une mission d'observation, une patrouille m'amène avec deux hommes à proximité des lignes ennemies. Mission : relever le plan de ces dernières. À 10 heures, j'ai terminé, mais il faut attendre la nuit pour revenir... longue journée.

© Fantassin 72



Insigne du 7<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains.

6 mai, nous devons attaquer aujourd'hui, c'est remis au 11 à 23h. Avant le lever du jour, repli à contre pente, ne laissant que quelques hommes pour éviter de se laisser surprendre. Repos et préparation morale et matérielle.

23 heures, nuit sombre, silence total. Puis, sur 20 km, 2 000 pièces d'artillerie se déchaînent, les hommes crient leurs prières et avancent. Les obus, les champs de mines explosent de tous côtés envoyant les hommes en l'air comme de vulgaires pantins. Le lieutenant me demande de faire replier la section à l'abri

d'un mouvement du terrain, plusieurs hommes sont blessés dont le chef, qui a une balle dans le genou. Je lui demande de ne plus bouger, il insiste, son planton le prend sur ses épaules. Il n'a pas fait deux pas qu'une balle le frappe en plein front. Je les laisse pour essayer un repli dans une petite excavation, j'y ramène une vingtaine de nos hommes. Le jour se lève, les tirs ont cessé.

Un mitrailleur prend une balle dans la tête alors qu'il se portait à sa pièce. Je repère le tireur dans un petit abri isolé. Je demande à deux de mes tireurs au FM d'ouvrir le feu à tour de rôle, ils ont le bonheur de faire taire celui-ci, puis un second venu le remplacer. J'ordonne à mes hommes de me suivre dans un creux du terrain. Nous ne bougeons plus.

L'attaque sera reprise le lendemain sans nous. Je n'ai plus que 23 hommes sur 55, mais notre potentiel de feu est à peu près égal, n'ayant perdu aucun des fusils mitrailleurs. Le bataillon a perdu 388 hommes sur 800, la compagnie 80 sur 160.

Le 14 mai, nous nous déplaçons vers la montagne pour effectuer du « nettoyage ». Le 16, nous partons de nuit vers Petrella par une face presque abrupte, le Génie nous traçant un sentier. Nous arrivons à la cime aux premières lueurs de l'aube et prenons position. Le « Fritz » a jugé la montagne inaccessible. Il réalisera son erreur trop tard en voyant arriver une dizaine de camions par l'autre face ; hommes et véhicules brûleront sur place.

Le 17, nous continuons d'avancer, malgré la chaleur et le manque d'eau. Le 22 au soir, après une forte résistance, nous avons fait deux prisonniers. Je pars, avec deux hommes, faire une reconnaissance, RAS. La compagnie est déployée en ordre de bataille. Je suis dans le bas, derrière le capitaine, le



Le village de Castelforte, Italie.

groupe de gauche est bloqué par les tirs ennemis : quatre blessés et le poste radio hors d'usage par une arme automatique. Le capitaine me fait signe de le rejoindre, me demande de mettre mes FM en batterie. Une rafale crépite nous obligeant à plonger au sol. Ma carabine est endommagée par une rafale. Trois de mes hommes sont blessés, je n'en ai plus que 19. Nous nous replions.

Le lendemain, trois compagnies ont attaqué et, manœuvrant plus large, ont fait sauter la résistance. Nous sommes rompus de fatigue mais heureux. Nous avançons.

Le 27, nous avons fait 50 km à vol d'oiseau mais en avons trois fois plus dans les jambes. Le ravitaillement a bien des peines à nous parvenir et il n'y a rien à manger ni à boire. 28 mai, ordre m'est donné de prendre une montagne nue comme le dessus de la main et de tenir tant qu'il me restera trois hommes déployés en tireurs, baïonnette au canon. J'ai commandé l'assaut. Arrivés en haut, nous avons vu déguerpir quatre hommes et trouvé une mitrailleuse en position, qu'ils avaient délaissée pour manger. Ils ne nous avaient pas vu venir. La chance est pour nous. Nous avons profité de la mitrailleuse en la tournant de l'autre côté, au cas où ils auraient eu envie de revenir. À la nuit

tombée, un agent de liaison est venu nous dire de rejoindre la compagnie. Merci petit Jésus...

7 juin, il paraît que les Alliés ont débarqué en France.

9 juin, le régiment est dissous, je pars au 1<sup>er</sup> RTM où je suis le seul affecté à la 12<sup>e</sup> compagnie. J'ai le cœur serré de les quitter. Paroles de capitaine : vous avez été les meilleurs entre les meilleurs. Merci du travail accompli parmi nous.

Le 11 juin, je rejoins mon nouveau régiment. Nous sommes à une douzaine de kilomètres de Rome, dans les jardins de la Papauté.

29 juin, nous avançons. La compagnie neutralise un carrefour miné. Je pars avec quatre hommes pour aller reconnaître un groupe de maisons. Ne voyant rien bouger, nous avançons dans un pré sur un sentier à peine tracé dans les hautes herbes, lorsque je sens une main se poser sur mon épaule et la voix du bonhomme qui me suivait me dire : « Ne bouge pas. Regarde. », de l'autre main, il désignait ma chaussure sur laquelle passait le fil d'une mine anti-personnel. Il venait de me sauver la vie, la sienne aussi probablement. Nous avons signalé l'engin avec des chiffons blancs.

© Dessin de l'auteur/ Colorisation par La Charte



À peine arrivions-nous aux premières maisons qu'un violent feu d'artillerie nous tombait dessus. Je compris tout de suite que ce n'était pas l'ennemi mais les Américains dont une batterie nous accompagnait. Ils ont dû comprendre leur erreur car le feu cessa rapidement. Un rapide coup d'œil dans les maisons (cinq ou six) et nous rentrons. J'avais un blessé léger... et un disparu. Il reviendra deux semaines plus tard après être resté dans une cave avec les gens du pays et un Allemand blessé.

1<sup>er</sup> juillet, nous passons de l'ouest à l'est de Sienne. Les grandes routes comme les villes ne sont pas le lot des régiments de la 4<sup>e</sup> Division de Montagne. Vers midi, nous sommes au sommet dans un véritable maquis où nous avons débusqué quelques « fridolins (frigolins) ». Cela nous aura coûté 26 hommes hors de combat dont le capitaine. Pour ma part, j'ai deux prisonniers.

Le 15, nous continuons d'avancer sur Florence, qui n'est plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Le 17, la série noire continue : un lieutenant et un sergent-chef sont tués. La campagne d'Italie est finie pour nous. Je suis revenu passer trois jours de permission à Rome car nous sommes à proximité de Naples. J'ai rencontré ce matin le capitaine de la 12<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> RTM.

15 août, le débarquement sur les côtes du midi de la France se fait sans nous.

Le 11 septembre, nous embarquons sur des chalands spéciaux. Adieu Italie. ■

**R. Montignac**



© Fantassin 72

Insigne du 1<sup>er</sup> RTM.

## La Bataille du Day

*Au cours du mois de mai 1951, le calme régna dans l'ensemble des secteurs où nos différentes Dinassauts<sup>1</sup> poursuivirent leurs activités ordinaires : la Dinassaut 1 dans la région des 7 Pagodes, la Dinassaut 12 à Qui Cao et la Dinassaut 3 dans le sud-ouest du delta (Nam Dinh — Phat Diem).*

Sous couvert de ce calme, une nouvelle menace Viet Minh prenait corps, menace annoncée par un afflux de troupes dans le sud-ouest du delta et en particulier dans les hauteurs calcaires qui bordent le Day<sup>2</sup> dans le nord-ouest de Phat Diem.

Dans la nuit du 28 au 29 mai, une violente attaque Viet Minh est déclenchée contre notre dispositif établi en protection au sud-ouest du delta sur l'axe Phuly, Ninh Binh, Phat Diem, dispositif dont une partie épousait le cours du Song Day

Les forces Viet Minh, évaluées à trois brigades régulières, renforcées par de nombreux combattants locaux, visaient à la destruction de notre dispositif puis à l'occupation du delta sur la rive droite du Fleuve Rouge, dans la région des évêchés de Phat Diem et du Bui Chu dans le but de s'approprier la récolte prochaine de paddy (riz non décortiqué).

La première vague d'assaut obtint des résultats spectaculaires : enlèvements de quelques postes et pénétration assez profonde suivant un axe ouest-est en direction du Fleuve Rouge, ce qui permit une infiltration abondante dans la zone des évêchés.



Quelques-unes de nos petites unités attaquées par des forces 20 fois supérieures furent anéanties, en particulier le commando Marine « François », surpris la nuit à Ninh Binh dans un cantonnement provisoire.

Dès le 29 mai, notre réaction commençait, la Dinassaut 3, qui se trouvait sur les lieux, entra en action et assurait le transport et l'appui feu des premiers renforts. Elle subissait une embuscade sérieuse sur le Song Day et y laissait un tué et quinze blessés.

<sup>1</sup> Dinassaut : Divisions navales d'assaut. Ensemble de différents engins basés sur certains points du delta du Fleuve Rouge. Au Tonkin il y avait quatre Dinassauts, la 1 aux Sept Pagodes, la 3 à Nam Dinh, la 4 à Ninh Giang, la 12 à Hanoï.

<sup>2</sup> Day : Affluent du Fleuve Rouge.

Les opérations de consolidation du dispositif se poursuivirent rapidement par l'envoi massif de renforts. Les troupes mises en place atteignirent rapidement 20 000 hommes appuyés de chars, d'artillerie et d'aviation.

Du côté Marine, dès le 30, le groupe Commandement Marine Fleuve Rouge, les engins de Haiphong et le LSSL 6<sup>3</sup> arrivèrent en renfort. Les engins assurèrent sur les différents fleuves la mise en place des troupes et de l'artillerie, puis entreprirent leur besogne habituelle de patrouilles pour le cloisonnement de la zone investie.

“ **Cette section de LCM infligea au Viet Minh une trentaine de tués.** ”

Des Dinassauts occasionnelles furent constituées avec des LCM<sup>4</sup> sous les ordres des LSSL 1 et 6. Le LSSL 6, en particulier, subissait une violente attaque au mouillage de Ninh Binh, dans la nuit du 3 au 4 mai, et était touché par de nombreux impacts de 75, qui ne lui causèrent que des avaries sans gravité.

Quelques actions d'éclat furent particulièrement remarquables : celle d'une section de LCM qui parvint sous un feu d'une violence inouïe à sauver un commando de l'armée puis une section de chasseurs parachutistes voués l'un et l'autre à une destruction complète. Cette section de LCM infligea au Viet Minh une trentaine de tués.

Le 5 juin, le LSSL 6 prenait une part primordiale au dégagement du poste clé de Yen Cu Ha. Il se mettait en batterie devant le poste dont une partie était occupée par les



Un LCM de type 8, en 1972.

Viet Minh. On pourra lire sur l'article intégré, la défense héroïque du Poste de Yen Cu Ha.

Les opérations dans la région du Day se sont poursuivies par un blocus complet et la région des évêchés fut alors soumise à un ratissage méthodique.

C'est lors de la bataille du Day que fut tué Bernard de Lattre de Tassigny sur le rocher de Ninh Binh.

Le commando Vandenberg missionné, amené par un LCM, ne put y parvenir compte tenu du feu nourri de l'ennemi, le rocher fut alors traité par l'artillerie et enlevé par la suite.

Un texte établi à partir de données du lieutenant Michel Romary vient compléter ce récit. Ce texte proposé au général Marc Romary a reçu son accord.

« Le poste de Yen Cu Ha, qui était un des verrous de la ligne de défense du CEF (Corps Expéditionnaire Français), est attaqué par le régiment Viet Minh 88 dans la nuit du 4 au 5 juin 1951.

3 LSSL : Landing Ship Support Large (barge de débarquement large). Armement un canon de 76, deux affûts double de 40 télécommandés, quatre canons de 20, deux mortiers de 81, deux mitrailleuses de 7,62. Les LSSL n'étaient pas endivisionnés en Dinassaut.4

4 LCM : Landing Craft Mechanized (engin de débarquement conçu pour transporter des véhicules). Capacité de transport 120 hommes ou un har ou un camion GMC. Armés de trois canons de 20 MG, deux mitrailleuses 12,7, deux fusils lance grenades.



Le LSSL 6.

La garnison, renforcée depuis le 30 mai par le commando Romary, est matraquée pendant deux heures au canon sans recul et aux mortiers. Le Viet Minh emploiera des obus au phosphore blanc en sapant les murs avec des charges creuses. L'assaut général submergera la position.

Le poste changera de mains quatre fois et certaines casemates six fois. Les survivants livrent un corps à corps à l'arme blanche dans l'enceinte du poste.

Alors que la poignée de combattants menée par le lieutenant Michel Romary, blessé de deux balles et de multiples éclats, s'imagine être anéantie, le LSSL 6 « La Rapière » surgit sur le fleuve tirant de toutes ses armes, prend à revers l'ennemi et lui coupe la retraite au canon. Le quartier maître canonnier Labelle ajuste un coup de 76 sur la tour du poste qui emmure 55 bô doïs. La 13<sup>e</sup> compagnie du capitaine Sasse du 7<sup>e</sup> BPC (7<sup>e</sup> Bataillon Parachutistes Colonial) est débarquée d'un

LCM de la Marine et se lance au secours des assiégés.

La réduction des assaillants passera par le dynamitage des bô doïs emmurés qui refusaient de se rendre, ils se rendront finalement. Le LSSL 6, qui avait été touché par les canons sans recul, restera mouillé près du poste, ce dernier sera à nouveau attaqué de nuit, quatre assauts seront repoussés.

En conclusion, l'échec de l'attaque du poste de Yen Cu Ha aura coûté environ un millier de tués à la division 308 ». ■

**Georges Demichelis**  
ancien des Dinassauts 12 et 4



Insigne du 7<sup>e</sup> Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes.

# Un infirmier parachutiste au 2<sup>e</sup> RPIMa à Madagascar

*Appelé du service de santé de l'Infanterie de Marine, à l'hôpital militaire de Fréjus, en mai 1965, je suis affecté comme infirmier en chef de 1<sup>re</sup> classe, à l'infirmerie du 2<sup>e</sup> RPIMa (Régiment de Parachutiste d'Infanterie de Marine) à Ivato, Madagascar. En septembre, je suis breveté parachutiste à Madagascar, pour être opérationnel lors d'un saut et de largage d'un hôpital de campagne ou d'un besoin sanitaire, responsable de la préparation des blessés vers le bloc opératoire en cas de conflit et de catastrophe.*

## **Démonstration de tirs des chasseurs bombardiers Skyraiders**

Vers 17 heures, dans l'infirmerie du 2<sup>e</sup> RPIMa, je reçois l'ordre de mon commandant médecin-chef, de me tenir prêt le lendemain, pour quatre heures du matin, au point de rendez-vous, sur la place d'Armes, avec ma trousse de secours au grand complet, accompagné de l'ambulance et de son chauffeur. Je suis désigné comme infirmier de service, au poste de sécurité.

Nous partons de nuit en direction d'Ankazobé, le chauffeur connaît la route pour l'avoir fait à diverses reprises, moi, c'est la première fois.

Une trentaine d'hommes de troupe sont du voyage, mais en partant la veille, ils coucheront sous la tente et seront totalement indépendants de nous.



Nous n'arriverons pas à l'heure le matin, la route étant pleine d'embûches : d'importantes ornières, créées par la pluie, limitent la vitesse, des ponts sur des rivières à crocodiles s'avèrent très fragiles.

Il a fallu attendre qu'une charrette agricole vienne à notre rencontre pour passer. En fait, il fallait prendre les planches de derrière l'ambulance, pour ensuite les passer par devant, ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait traversé le pont. Aucune planche n'était pointée et il y en avait de toutes les dimensions, les meilleures ayant été volées. Ce jour-là, il faisait très chaud, près de 35 degrés dans cette vallée, sans arbre et entourée de hautes collines.



Un Douglas A1 - Skyraider lors d'un meeting aérien.

Le midi, nous avons mangé à l'ombre sous les camions de l'armée, stationnés comme notre ambulance, à l'écart. Je me souviens que les boîtes de rations et surtout les boîtes de sardines, étaient bien gonflées par la chaleur et le manque d'air.

La démonstration de tirs a été effectuée par les Skyraiders de l'escadron basé à Ivato, en présence de M. Philibert Tsiranana, Président de la République Malgache.

À cette occasion, le commandant de l'escadron a facilement démontré que ses avions étaient parfaitement adaptés à la défense du territoire, tant par leur maniabilité que par leur puissance de tir.

Le bombardement fut ponctuel, avec des tirs de roquettes T 10 R, des obus de 120 et aux canons de 20 mm, deux canons sous chaque aile, pour viser sur un campement fictif, des bidons en fer de 200 litres empilés.

## 24 décembre 1965

Il est environ 19 heures en ce jour du 24 décembre 1965, nous sommes en été. Une foule nombreuse, venant des villages alentours, se pressait pour se rendre à l'église afin d'assister à la veillée de Noël.

Je me trouvais dans la salle de soins lorsque l'on frappa fortement à la porte d'entrée.

C'était un jeune malgache tout essoufflé et accompagné d'un garde du poste de police. Il me signala qu'une personne était tombée sur le bord de la route, après une longue marche vers l'église.

J'appelle le chauffeur et l'ambulance pour me rendre sur place car, à l'infirmier, il n'y a des médecins que le matin, le reste du temps c'est moi le responsable, car seul infirmier à être logé sur place.

Nous trouvons une personne évanouie et je constate qu'elle est enceinte et bientôt à son terme.

Elle est déposée sur un brancard et nous nous rendons immédiatement au bureau de police local pas très loin, pour avoir l'autorisation de transporter cette dame à la maternité, ce qui est accepté.

En tant que militaire, nous n'avons pas le droit de transporter une personne civile sans l'autorisation de la police malgache, même en cas d'urgence.

Avec une température très douce et un temps ensoleillé, nous partons vers la ville de Tananarive distante de 25 kilomètres, mais la route nous a semblé très longue à cause d'un important cortège de pèlerins à pied sur la route et de charrettes attelées de zébus sur plusieurs kilomètres, ce qui a beaucoup ralenti l'ambulance malgré l'avertisseur. Tous ces fidèles avaient revêtu leurs plus beaux habits de cérémonie de toutes les couleurs et le chapeau de paille de riz. Que c'était beau à la lumière du soleil !

Arrivés à la maternité, nous descendons la malade, qui avait repris peu à peu connaissance. Un infirmier de service nous accueille, sa blouse n'est pas blanche. Il nous emmène vers une grande salle commune, d'environ 50 lits, remplie de femmes en attente de maternité. Nous nous apercevons qu'il n'y a plus de place.

L'infirmier malgache non paniqué jette un coup d'œil dans la salle et aperçoit deux petits bouts de femmes dans un lit côte à côte. Il fait descendre la plus jeune et rapproche les deux lits, puis nous fait signe de la main d'aliter notre malade au milieu des lits, avant de donner l'ordre à la jeune fille de reprendre sa place, cela fait trois personnes pour deux lits. Il y avait une telle odeur dans cette salle, que l'on n'aurait pas tenu plus longtemps, avec des petites fenêtres et sans vent.

Quelques jours plus tard, en quittant le grand hôpital militaire français « Girard et Robic », avec l'ambulancier, nous avons fait un petit détour à la maternité pour nous rendre compte qu'un enfant était bien né, le jour de Noël. La patiente était toujours dans le même lit, mais sur le côté droit.

## **25 mars 1966 : Exercice combiné interarmes dans la presqu'île d'Andrakaka**

Vers 15 heures, dans l'infirmierie du 2<sup>e</sup> RPIMa, je reçois l'ordre de me tenir prêt pour 23 heures, heure du décollage, au point de rendez-vous, sur le bord de la piste d'aviation avec ma trousse de secours au grand complet, je suis désigné comme infirmier responsable de service, au poste de commandement.

Le chauffeur de l'infirmierie m'emmène en jeep jusqu'à la base d'Ivato qui n'est pas très loin. La troupe est déjà sur place, composée de 125 parachutistes et j'apprends que nous partons pour Diego-Suarez au nord de l'île, à 1 000 kilomètres d'ici. Je remarque qu'il y a cinq avions *Dakota* sur la piste et trois mécaniciens en dessous.

Je n'ai pas à m'occuper de la troupe, mais je dois rester avec les officiers, je suis le seul infirmier pour le déplacement, il n'y a pas de médecin. Les hommes de troupe seront pris en charge sur place, en cas de fractures,

par les infirmiers et médecins du 3<sup>e</sup> REI et du navire *Jeanne d'Arc*.

Tout le monde embarque dans les cinq avions un peu avant minuit et nous décollons, équipés des deux parachutes et du matériel : armes, munitions et autres. Moi je n'ai que ma trousse de soins : seringues, calmants, anesthésiant, bandages, fils à suturer et autres.

Le porte-hélicoptères *Jeanne d'Arc* et l'avisos-escorteur *Victor Schoelcher* de la Marine nationale française ont fait escale à Madagascar, dans la baie de Diego-Suarez. Le navire école compte 125 élèves officiers, à son bord.

À cette occasion, un exercice à simple action a été monté conjointement par l'armée de Terre et la Marine.

De nombreuses unités participaient à la manœuvre : le 3<sup>e</sup> Régiment Étrangers d'Infanterie de la légion (REI), avec son peloton blindé, une compagnie du 2<sup>e</sup> Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine d'Ivato, les compagnies de débarquement du *Victor Schoelcher* et de la *Jeanne d'Arc*, avec deux pelotons de la gendarmerie malgache.

Au cours de cette manœuvre, il s'agissait pour le parti « bleu », embarqué à bord des



Un *Dakota* (*Douglas DC 3*) d'Aigle Azur en Normandie.

bâtiments de la force navale d'intervention, de réoccuper la presqu'île pour y rechercher et détruire les éléments du parti « orange ». Après avoir passé toute la nuit dans l'avion et avoir survolé les îles des Comores et de Mayotte à plusieurs reprises, nous avons tourné en rond un bon moment, pour enfin être largué à 6 heures du matin.

Je me suis trouvé dans le dernier avion et comme le veut la tradition en temps de manœuvre ou de guerre, l'infirmier saute toujours le dernier. Pendant un instant, j'ai bien cru me diriger directement dans la mer. Dans la descente, je détache ma trousse qui se trouve sous mon ventral, au niveau des genoux et qui me paralyse les jambes, pour la laisser pendre au bout d'une corde de 10 mètres en dessous de moi, afin d'atterrir sans entrave. Finalement, je tombe à 200 mètres de la plage, grâce au vent, dans un champ de cacahuètes, devant des paysans ébahis et matinaux, tous munis d'une houe, nous sommes encore en été.

Me voici à terre, je dois récupérer mon parachute, je ne sais pas où je suis et ni la direction à prendre. Je n'ai reçu aucun ordre, les officiers et les hommes de troupe sont déjà loin. J'entends de nombreuses explosions de toutes parts et vois de grandes colonnes de fumée de couleurs différentes.

Finalement, je me dirige seul vers le port où j'avais aperçu la *Jeanne d'Arc* d'en haut, au bout de mon parachute, mais en route je rencontre un lieutenant de chez nous, victime d'une longue et importante coupure à l'avant-bras gauche, après avoir traversé un arbre épineux avec son parachute. Il est très mal et je dois le soigner immédiatement. Je suture la plaie avec 13 points de suture, et applique un bandage, après avoir coupé la manche déchirée de son treillis camouflé.

Laissant le parachute dans l'arbre, nous rentrons ensemble à plus de deux heures de marche, vers l'infirmerie du 3<sup>e</sup> REI à Diego.

Ce lieutenant avait dans sa poche une carte et une boussole. Nous arrivons et nous nous apercevons que la manœuvre est finie depuis longtemps. On ne s'est pas encore rendu compte de notre absence.

Ces opérations se déroulèrent correctement, en particulier celle qui permit de fermer la nasse et de couper l'unique voie de retraite aux forces du parti « orange ».

L'une sur la côte Nord-Ouest pour boucler l'isthme d'Andrakaka, l'autre, plus à l'Est, permettant d'atteindre d'une part, le village de Cap-Diego, pour y établir la tête de pont nécessaire au renforcement, d'autre part, l'aérodrome pour en reprendre le contrôle.

Cependant l'engagement dans la région de Cap-Diego fut particulièrement rude et le débarquement du soutien logistique connut bien des mésaventures dues à la présence de quelques gendarmes malgaches, transformés en pêcheurs pour l'occasion et qui réussirent à grenader le LCT (Landing Craft Tank).

Pendant ce temps à bord de la *Jeanne d'Arc*, M. Rakoto, chef de la province, et le général de division Revol, commandant supérieur des Forces Françaises de l'Océan Indien à Madagascar, ont pu suivre l'exercice, grâce aux installations opérationnelles du porte-hélicoptères.

Je suis resté deux jours sur place à l'infirmerie du 3<sup>e</sup> REI, avant de prendre l'avion avec les officiers, pour le retour à Ivato. Le pilote fit deux tours d'honneur au-dessus des navires pour un au revoir, ils quitteront la baie le 30 mars. ■

**Alain Lelièvre**



Insigne régimentaire du 2<sup>e</sup> RPIMa.

La cuillère

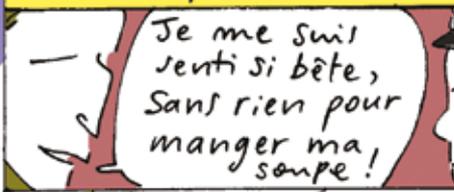
La captivité de mon arrière-grand-père s'achève dès 1941 suite au décret d'Adolf Hitler sur la libération des vétérans de 1914-1918.



Hitler veut faire de la place pour les prisonniers de la bataille d'Angleterre, puis du front de l'Est, où les combats démarrent le 22 juin 1941.



Sa captivité n'aura pas été si éprouvante que ça. C'était le début de la guerre, puis il était bilingue Français/Allemand.



Assez en forme il rentre à Ézanville.



Où il retrouve sa fille et sa femme, qui déclarera souvent,



Jules est le seul prisonnier français à être rentré d'Allemagne plus gros qu'il y est parti!



Maadiar 2019

## La photo contre l'oubli par Warren Saré



Je rencontre Warren Saré pour la première fois depuis 10 ans.

Jeune journaliste en voyage au Burkina Faso, j'avais écouté avec attention et émerveillement, l'histoire de cette figure émergente de la photographie burkinabé. Celle d'un jeune agriculteur analphabète devenu photographe de la première dame du Burkina Faso.

Lors de cet entretien, Warren avait également évoqué un grand projet, celui de partir à la recherche des anciens combattants ouest-africains afin de partager leurs histoires. Un projet ambitieux que Warren n'a cessé de poursuivre depuis lors.

De passage en France pour une exposition sur son thème de prédilection, Warren nous parle avec émotion de ce projet qu'il a nommé « La dernière carte ».

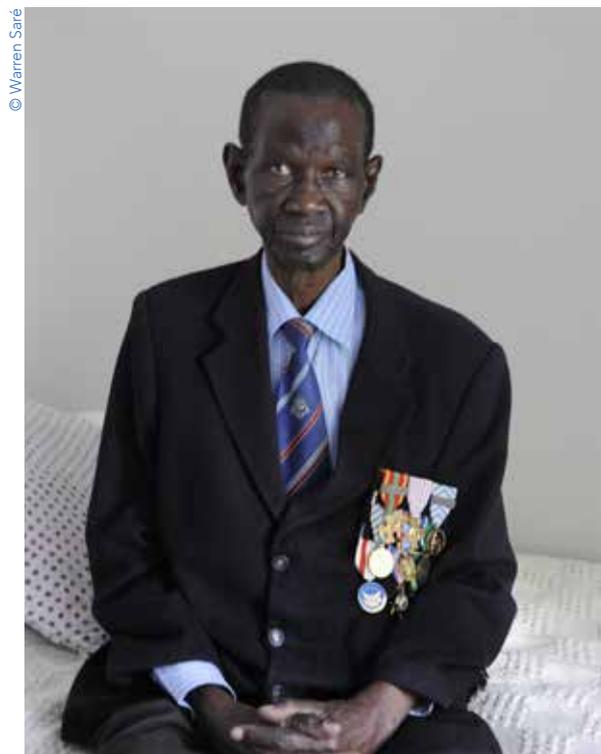
Créé en 1857 par Louis Faidherbe, alors gouverneur de l'Afrique de l'Ouest Française, le corps des Tirailleurs Sénégalais, a participé à toutes les grandes batailles de l'Empire colonial Français jusqu'à sa dissolution au début des années 1960 : la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine, l'Algérie... Des centaines de milliers d'Africains ont combattu sous les couleurs de la France.

Pas ou peu évoquée dans les manuels scolaires, leur histoire reste méconnue. Par son travail, Warren entend « rendre visibles

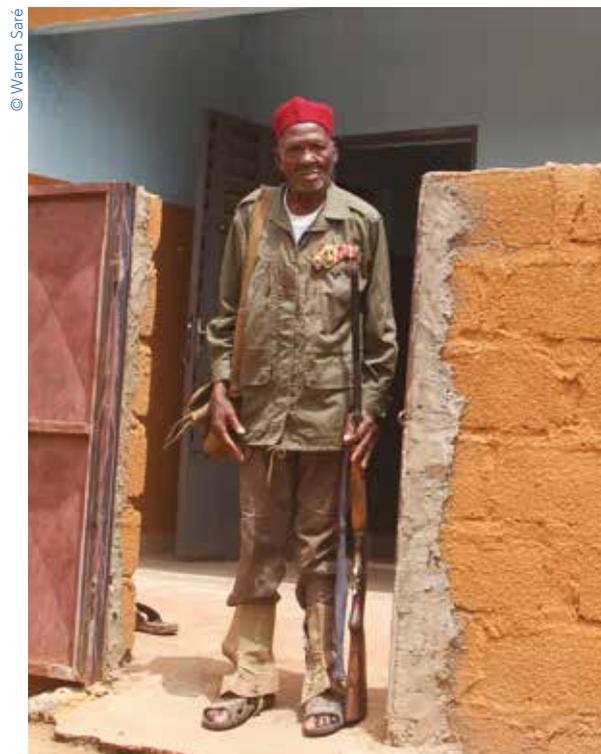
ces invisibles » et « rappeler qu'il y a eu un moment dans l'histoire, où les Africains ont sacrifié leur vie, dans des guerres qui n'étaient pas les leurs ». Plus qu'un travail revendicatif, c'est « un travail de mémoire. Nous avons le devoir de nous souvenir, de comprendre qui étaient ces personnes et ce qu'elles sont devenues ».

Pour Warren, tout a commencé il y a 14 ans. Jeune photographe idéaliste à la recherche de sa démarche photographique, il se rend dans son village natal au sud du Burkina Faso, dans la province de Boulgou, pour parler avec son grand-père. Son but à l'époque : comprendre son histoire. Durant cet entretien, son grand-père évoque à plusieurs reprises les Tirailleurs Sénégalais dont son propre père, l'arrière-grand-père

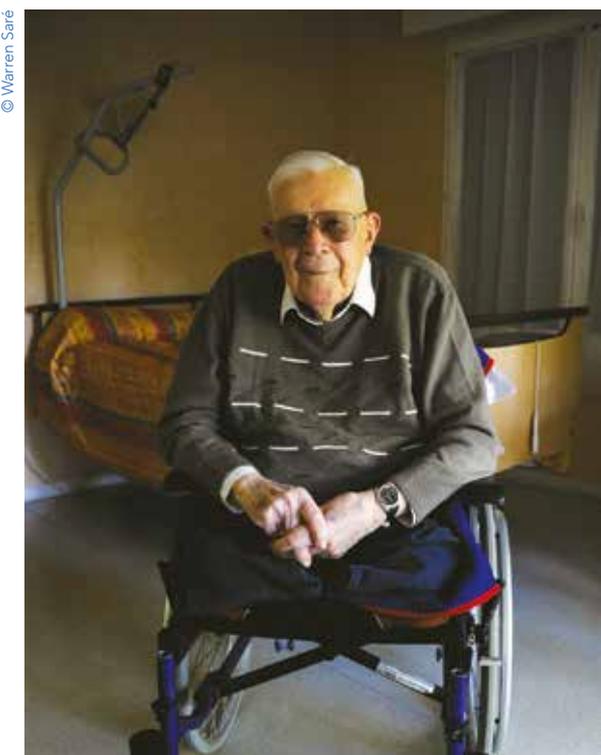




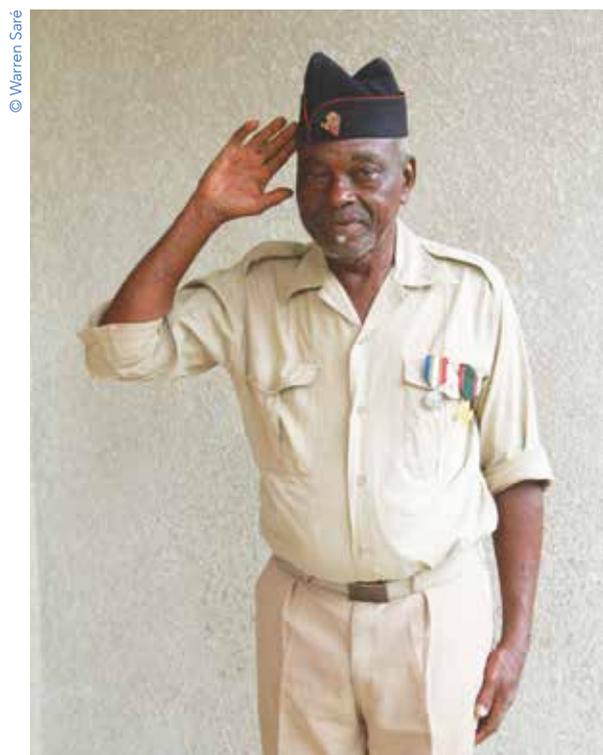
Sergent-chef Mbodj Aloune, combattant d'Algérie.



M. Ouedraogo Sompougoundo.



Colonel Pierre Perispal.

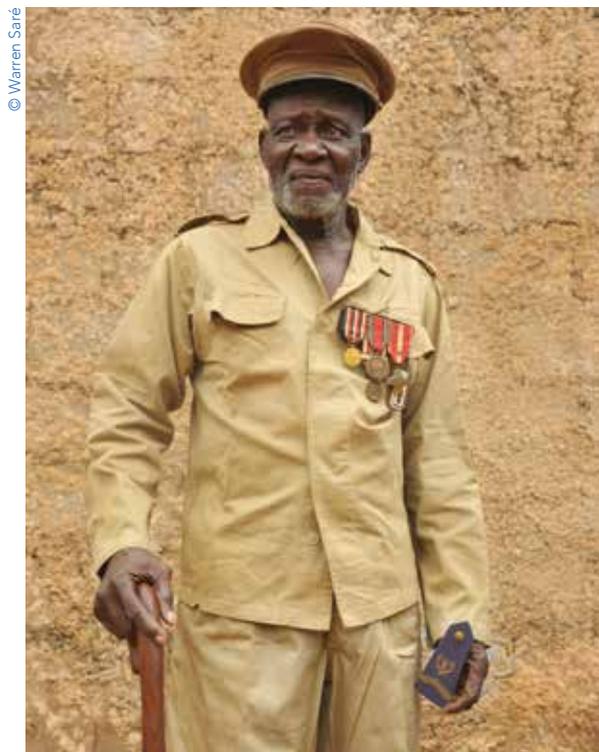


M. Allabi Corneil du Bénin.

de Warren, faisait partie. Pour Warren, c'est le déclic. Il a trouvé son « signe particulier, la chose qui soit Warren ». Il entreprend alors un travail de longue haleine dans ce qu'il qualifie de « course contre le temps ».

Au volant de sa petite voiture, Warren arpente les routes de l'Afrique de l'Ouest à la découverte de morceaux de vie oubliés. Sa recherche est « brute ». Il ne compte pas sur internet pour l'aider à trouver ces

# Mémoire



Sergent Palem Sie, combattant d'Indochine et d'Algérie.



Sergent Traore Marchel, du Bénin, combattant d'Algérie.



Exposition photo de M. Warren Saré.



Adjudant-chef Dia Lassane, du Sénégal, combattant d'Indochine et d'Algérie.

anciens Tirailleurs, mais plutôt sur le bouche à oreille.

En 14 ans, Warren a recueilli 115 histoires dans cinq différents pays. Deux des « combattants innocents » rencontrés avaient près de 105 ans lors de l'entrevue, ce qui n'est pas sans rappeler l'urgence de sa démarche. « Ils sont heureux de se confier à moi. Les gens ont un nouveau regard sur eux. Avant ils étaient considérés comme des

fous, maintenant on s'intéresse à eux. Je renouvelle leur vie en fait ».

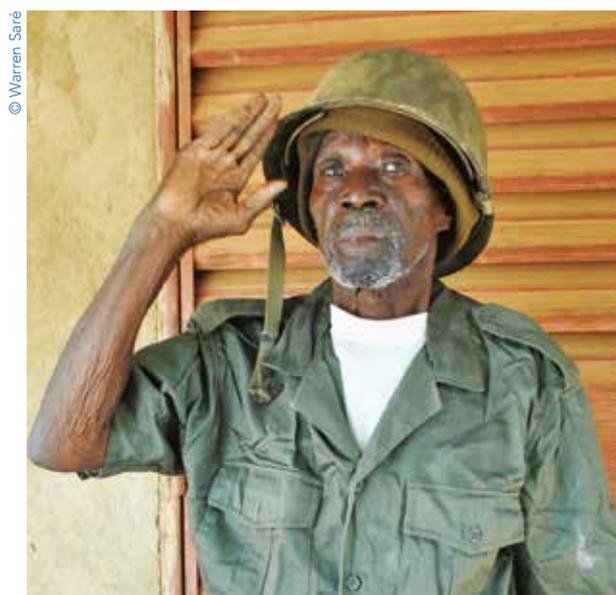
Ces portraits réalisés au Burkina Faso et en France se répondent et montrent à la fois la solitude et la dignité silencieuse de ces héros. Ils donnent soudain un visage à ces hommes de l'ombre et nous permettent d'entrer en dialogue avec eux. Leur humanité est la nôtre. On ne peut bâtir correctement l'avenir si l'on ignore le passé. C'est en cela



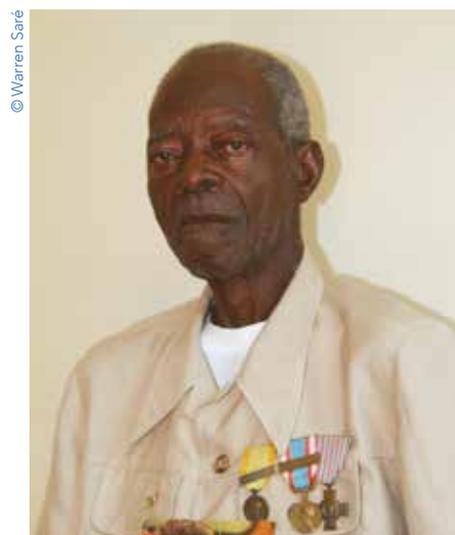
M. Alexandre Mathurin Georges, combattant de la Seconde Guerre mondiale, d'Indochine et d'Algérie.



M. Bougouni Dabre.



M. Ziri Nionguera.



M. Allabi Corneil du Bénin.

que ces images témoignent d'un nécessaire travail de mémoire et contribuent à la reconnaissance du rôle des Africains dans la défense d'un monde libre.

Malgré son objectif louable, « je sens qu'à travers mon projet, je fais quelque chose d'utile pour ces gens et pour les générations futures », toutes les demandes de subventions de Warren ont été soit ignorées, soit refusées. C'est donc seul qu'il porte ce

projet pour lequel il a déjà déboursé près de 9 millions de Francs CFA (1 € = 656 francs CFA, soit près de 15 000 €).

Aujourd'hui cependant, Warren est à « court d'essence » et espère pouvoir compter sur les dons pour l'aider à gagner cette course contre la montre. ■

Lucie Crisa

## 1914 1918



Le « Zeppelin » à Lunéville (3-4 avril 1913).  
Le petit Oiseau de France survole le kolossal Aigle allemand.



Les derniers engagements à Termonde.  
Tirailleurs belges arrêtant un détachement de cavalerie prussienne.

## 1939 1945



© Serge Laurent

Le 108<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie Lourde à Dijon en 1936.

# INDOCHINE



© Gilbert Rambaud

Dessus du LST (bateau de débarquement à fond plat), en revenant de Tourane à Saïgon.

© Philippe Gelormini



Août 1952, citadelle d'Hanoï. Les frères Gelormini. De g. à dr. : Jules-François, Albert, Ange et Philippe (marin).



© Gilbert Rambaud

Visite d'un poste en Annam, septembre 1957.

© Alphonse Crampes



L'équipe des mécaniciens du groupe 1/6 Corse à Bach-Maï : Olivier, Moucin, Crampes, St Blanca et Bergonzo.

# ALGERIE



© Ailette Le Couls

El Ma el Biod, août 1957.

© Claude Thorin



Démînage en Grande Kabylie avec le sergent Claude Georges (dit le Chinois ou le Vert), Jacques Barraud avec le pic et la mine, André Dalon la baïonnette en main et Gérard Grand.



## ***Vous recevez La Charte ? Vous êtes donc adhérent de la Fédération !***

Venez profiter du domaine de la Grande-Garenne au tarif adhérent !

En ce moment et jusqu'au 31 mars 2019, bénéficiez de la promotion hiver.

Tél. : 02 48 52 64 00

**Promo hiver**  
jusqu'au 31 mars 2019

**86 €**

Pension complète  
pour un couple  
par jour

**Promo hiver**  
jusqu'au 31 mars 2019

**50 €**

Pension complète  
pour une personne  
par jour

**Tarif VEUVE  
ONAC**  
toute l'année

**42 €**

Pension complète  
par jour



## **Ils ont tenu leurs assises à la Grande-Garenne**



Les anciens spahis du 3<sup>e</sup> marocains et du 23<sup>e</sup> à cheval (section du Gr 134).



Les Anciens du 12<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique et 5<sup>e</sup> escadron, les Limanis, du 4 au 7 septembre 2018.

# Cérémonie du 11 novembre

M. Michel Preud'homme, administrateur fédéral, représentait la Fédération Maginot lors des cérémonies du 11 novembre au cimetière de Neuvy-sur-Barangeon et au domaine de la Grande-Garenne.



## Le Noël à la RAM

Le 15 décembre 2018 s'est déroulé le traditionnel Noël à la Résidence André-Maginot, permettant de favoriser, cette année encore, les liens intergénérationnels par la rencontre entre les résidents, leurs enfants et petits-enfants ainsi que ceux du personnel de la Grande-Garenne et de la maison de retraite.

M. Maurice Gambert, président honoraire de la FNAM et président de l'Association de la RAM, présidait cet événement.





## Noël et Jour de l'An à la Grande-Garenne

La semaine entre Noël et Jour de l'An a donné lieu à de nombreuses animations. Les festivités ont débuté par le réveillon de Noël animé par Bruno de *Planet Show* et le lendemain, par la chanteuse Vick.

Des balades en forêt ont été organisées, à l'issue desquelles les randonneurs eurent droit au chocolat chaud. Les journées ont été émaillées de festivités à thème : soirée spéciale Sologne et Berry, pièce de théâtre par les *Baladins*, après-midi crêpes au bar, loto de fin d'année, ateliers bien-être avec Isabelle et spectacle avec l'imitateur, Bruno Blondel, et ses duos interactifs.

Le soir de la Saint-Sylvestre, les vacanciers ont dansé jusqu'au bout de la nuit sous les notes de l'*Orchestre Prestige Musette*. Le lendemain, 1<sup>er</sup> janvier, les convives se sont retrouvés pour une soirée cabaret animée par Delphine.

**Le personnel et la direction de la Grande-Garenne présentent leurs meilleurs vœux aux adhérents de la FNAM pour cette année 2019 !**



### À vos agendas

Suivez-nous sur  
Sologne Berry  
Grande Garenne



**Saint-Valentin**  
Dimanche 17 février

repas de gala, espace photo  
et après-midi dansant

Pâques  
et sa chasse  
aux oeufs



Delphine.



Bruno Blondel.



Vick.

*Il  
s nous  
ont dit...*

« Toujours enchantés de venir la Grande Garenne. Illuminations et loisirs au moment des fêtes de fin d'année : Extra ! »



« Il fait bon de se retrouver entre anciens combattants. Vous les filles, qui vous occupez de nous, félicitations ! Vous êtes nos « Madelon » ! »



« Très bonne ambiance générale et disponibilité du personnel. »



« Très satisfait. Merci à toute l'équipe ! »

## Note à l'attention des présidents

Nous rappelons aux présidents de nos groupements qu'ils ne bénéficient que d'une seule parution par an dans la revue ; le texte étant limité à **1 200 caractères espaces compris** et une photo de bonne qualité (imprimée sur papier photo brillant ou en haute résolution). Les photos sur papier simple ou de mauvaise qualité ne pourront pas être exploitées. Une parution supplémentaire est possible pour rendre hommage à un président de groupement disparu. Par ailleurs, les parutions sur notre site internet sont illimitées (textes de 4 000 caractères et quatre photos), la nouvelle parution venant remplacer l'ancienne.

Par courrier postal comme par courrier électronique, les documents doivent être adressés à la rédaction de *La Charte* (lacharte@maginot.asso.fr), accompagnés d'une demande explicite de parution contenant l'accord du président du groupement.

Les comptes rendus des assemblées générales sont à adresser directement au secrétariat général.

Nous remercions nos présidents de bien vouloir se conformer à ces quelques règles qui faciliteront la transmission et la parution des documents.

Les présidents, vice-présidents et secrétaires généraux qui ont une adresse email peuvent la communiquer à la rédaction de *La Charte* : lacharte@maginot.asso.fr

### GR 13

#### FÉDÉRATION DES ANCIENS D'INDOCHINE ET DES TOE

Président : M. André Grelat  
Adresse : 33 rue Littré  
41100 Saint-Ouen

Fin septembre, notre groupement a tenu son assemblée générale, à Annecy. Il est de plus en plus difficile de réunir les adhérents. Le président national a donc profité de l'assemblée annuelle de la section des pays de Savoie.

La réunion avait été organisée par le secrétaire départemental William Grivas Cordia, le trésorier Alain Chatelain et le président départemental Henri Mazoyer.

Le président Grelat a fait le point sur la vie de la fédération. L'âge des anciens combattants d'Indochine, l'état de santé des uns et des autres, les difficultés pour se déplacer, etc. ne permettent plus de faire des assemblées avec un nombre conséquent de présents.

Le secrétaire, M. Grivas Cordia, a fait le point sur les actions de la section et mené la réunion à son terme. Il a rappelé que le souvenir de nos camarades morts en Indochine devait être connu de tous.

Des gerbes ont ensuite été déposées à la stèle des morts en Indochine en



présence de personnalités civiles et militaires. Devant les drapeaux, un clairon du 27<sup>e</sup> BCA a envoyé la sonnerie Aux Morts. Peu avant, le président national a rappelé comment les soldats du corps expéditionnaire en Indochine avaient été traités là-bas d'abord et à leur retour ensuite. Souhaitons que nos OPEX ne subissent pas notre sort.

**André Grelat**

## GR 15

### SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT D'ÎLE-DE-FRANCE

Président : M. Jean-Claude Buisset  
Adresse : 19 rue Benjamin Constant  
91330 Yerres

Notre association a profité d'un court séjour à la Grande-Garenne pour préparer sa prochaine assemblée générale.

Un travail d'étude et de réflexion sur l'avenir de notre groupement a été débattu et sera présenté à nos sociétaires.

Ce séjour a été agrémenté d'une visite de Bourges.



Notre président, Jean-Claude Buisset, ainsi que les participants du Bureau ont déposé une gerbe au monument aux Morts de la Grande-Garenne.

Nous avons apprécié la qualité de notre séjour tant pour le gîte que pour la disponibilité de nos hôtes.

**Jean-Claude Buisset**

## GR 16

### UNION DES ASSOCIATIONS PATRIOTIQUES DE LA PORTE DES MAURES

Président : M. François Salaun  
Adresse : Maison des associations patriotiques – Quai Gabriel Péri  
83980 Le Lavandou

Le 15 août 2018, au Lavandou, le lieutenant-colonel (er) Henri Mourterat présentait la cérémonie devant le monument aux Morts de la ville :

« Nous voici réunis pour célébrer le 74<sup>e</sup> anniversaire du débarquement de Provence et en particulier celui des Commandos d'Afrique, le 14 août 1944, au Cap Nègre et sur les plages du Rayol-Canadel dans le cadre

de l'opération ANVIL rebaptisée DRAGOON, Force « ROMEO ».

Soixante-quatorze ans plus tard, nous partageons ce devoir de mémoire, qui a été le vôtre tout au long de votre vie, pour rappeler les sacrifices consentis par tous vos camarades, connus ou inconnus, tombés au champ d'honneur ou qui vous ont quittés depuis. Le souvenir est toujours aussi présent dans les mémoires et dans les cœurs pour toutes celles et tous ceux qui ont vécu cette difficile période. C'est avec le souvenir que l'histoire se transmettra aux futures générations.

Cette année encore, Le Lavandou rend un hommage



poignant à tous ces hommes à la tête desquels les Commandos d'Afrique dont deux sont présents parmi nous, M. Pierre Velsch du Lavandou et M. Robert Chiazzo de Bormes-Les Mimosas, lesquels, au péril de leur vie, ont contribué le 15 et le 17 août à la libération de nos communes respectives.»

**François Salaun**

# Groupements

## GR 49

ASSOCIATION NATIONALE  
DES CADRES DE CHERCHELL  
OFFICIERS DE RÉSERVE ET  
ÉLÈVES

Président : M. Paul Teil

Adresse : 32 rue de Perpignan  
94700 Maisons-Alfort

Le 5 octobre 2018, s'est tenue, à Maisons-Alfort, la réunion de notre conseil d'administration, des délégués régionaux et de leurs adjoints. Le sujet du recouvrement des cotisations a été abordé et un protocole d'action a été mis au point. Le lendemain, nos camarades ont rejoint l'École Militaire où attendaient d'anciens EOR, accompagnés pour beaucoup de leurs

épouses. Ces dernières ont visité l'Assemblée Nationale, sous la direction de M. François Duluc, directeur des ressources humaines. Nos 93 anciens ont entamé leur réunion sous l'autorité de Paul Teil, aidé par Yves Salom qui a rendu hommage à nos 34 amis décédés cette année. Paul Teil a présenté le rapport moral, le trésorier, Henri Esnault, le bilan financier et le budget prévisionnel, et le secrétaire général, Maurice Raisonnier, le bilan de ses actions.

Quitus a été donné aux interventions.

Six administrateurs ont été réélus à l'unanimité.

La réunion s'est achevée par la remise de notre médaille du Mérite à nos amis Jean Villette et Georges Ricci. Félicitations à tous les deux ! L'année prochaine, notre assemblée générale devrait se dérouler à la Grande-Garenne, à Neuvy-sur-Barangeon, le 17 octobre.

**Maurice Raisonnier**  
Secrétaire général



## GR 138

UNION NATIONALE DES  
SOUS-OFFICIERS EN  
RETRAITE

Président: M. Gérard Tanguy

Adresse : 48 rue des Meuniers  
75012 Paris

L'UNSOR a tenu son assemblée générale le 16 octobre 2018 à bord du *Costa Méditerranéa*, lors d'une croisière qui s'est déroulée du 14 au 18 octobre 2018.

Départ de Marseille, escales à Savone et à Barcelone et retour à Marseille.

À l'issue de cette assemblée générale, l'aumônier militaire Emmanuel Gracia a officié en



assurant une cérémonie de bénédiction.

Ensuite, Gérard Tanguy et Patrick Tartelet, accompagnés des drapeaux présents, ont

déposé une gerbe à la chapelle du bateau en mémoire des victimes des différents conflits de notre pays (il était interdit de la jeter en mer).

**Gérard Tanguy**

## GR 155

### ASSOCIATION NATIONALE DES COMBATTANTS DES DOUANES

Président : M. Gabriel Bastien

Adresse : 14 rue Yves Toudic  
75010 Paris 10

#### Les Douanes fêtent Saint-Matthieu

Matthieu était publicain, c'est à dire collecteur des taxes, au poste de douane de Capharnaüm lorsque Jésus de Nazareth l'appela à le suivre. Par décision apostolique du pape PIE XII du 7 octobre 1957, il a été désigné saint patron des douaniers.

Durant les conflits qui ont ensanglanté l'Europe et le monde de 1870 à 1945, les douaniers ont payé un lourd tribut pour la défense de la Nation et des valeurs de la République.

Avec l'accord du Comité de la Flamme, l'ANAC & VG Douanes honore la mémoire de ses héroïques anciens à l'occasion de la Saint-Matthieu ; c'est une « nouvelle tradition » venue s'ajouter à un patrimoine déjà riche.

Le 19 septembre 2018, ils étaient venus en nombre en cette année marquée par le centenaire de l'œuvre des Orphelins des Douanes, œuvre née de et au cours

de la Grande Guerre. Nous étions rassemblés autour du drapeau des Bataillons douaniers, du secrétaire d'État auprès du ministre de l'Action et des Comptes Publics, de la directrice générale de l'ONAC, des associations amies et des attachés douaniers d'Allemagne, de Grande-Bretagne et d'Italie en poste à Paris.

Les enfants de l'œuvre des Orphelins ont déposé leurs fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu et ravivé La Flamme du souvenir.

**Gabriel Bastien**

## GR 163

### SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ- MAGINOT DE L'HÉRAULT

Président : M. Jean-Pierre Vincent

Adresse : Résidence Le Capri  
N°40 322, Place des Cosmonautes  
34280 La Grande-Motte

Le 10 novembre, afin de donner une solennité appuyée au Centenaire de la fin de la Guerre 1914-1918, le Conseil d'administration de la section fédérale André Maginot de l'Hérault et de l'association des Anciens Combattants et Victimes de guerre de La Grande Motte a organisé une cérémonie à la stèle André Maginot de La Grande Motte afin de rendre hommage aux

soldats morts pour la France au cours de la Première Guerre mondiale.

Cette cérémonie était présidée par M. Michel Gibot, trésorier général de la FNAM et administrateur du groupement 163. Il représentait le président de la FNAM, M. Henri Lacaille. Le maire de La Grande Motte absent était représenté par Mme Hélène Parena conseillère municipale.

Le président du GR 163 et de l'ACVG, Jean-Pierre Vincent a lu un discours relatant l'historique de la Fédération Maginot, en particulier la carrière d'André Maginot.



Le représentant du président de la FNAM a déposé une gerbe, une minute de silence a été observée dans le plus grand recueillement. Cette cérémonie s'est terminée par l'Hymne national que chacun a entonné avec ferveur.

**Jean-Pierre Vincent**

# Groupements

## GR 173

LES ANCIENS DU 15/1 –  
SECTION DE L'EST

Président : M. Armand Santgerma  
Adresse : 11 lot. Champ Monsieur  
57100 Charny-sur-Meuse

Le 5 mai 2018 s'est tenue à Thierville-sur-Meuse notre 36<sup>e</sup> assemblée générale. Après avoir présenté le rapport moral, le président a fait observer un moment de recueillement en mémoire des adhérents disparus et des soldats morts pour la France dans les différents conflits.

Le trésorier a exposé le rapport financier, quitus lui a été

donné. Les rapports moral et financier ont été approuvés à l'unanimité.

Le président a ensuite fait remarquer que la restriction était toujours de rigueur, 250 € seront malgré tout versés aux « Blessés de la Défense ».

Pour conclure, il a demandé une réflexion sur l'avenir de l'association en raison du manque de renouvellement et de la disparition des adhérents.

L'ordre du jour épuisé, les participants se sont rendus au monument « De Lattre de Tassigny » pour un dépôt de gerbes.

## Composition du bureau :

Président : Armand Santgerma  
Vice-président et rédacteur en chef : Gérard Schutz  
Secrétaire : Christian Bigorgne  
Trésorier : Eugène Sorte  
Trésorier adjoint : Paul Toillier  
Rédacteur adjoint et relations avec les municipalités : Sébastien Nicolas  
Assesseurs: Robert Breton , Roger Cristini, Jean Corbeil, Jean-Pierre Maljean et Charles Langbach  
Porte-Drapeaux : Jean Boucher et Claude Hesse

**Armand Santgerma**

## GR 175

AMICALE DES ANCIENS DU  
6<sup>e</sup> REGIMENT DE HUSSARDS

Président : M. Yves Spiers  
Adresse : 1 rue des Tilleuls  
77176 Savigny-le-Temple

Notre rassemblement s'est tenu au VVF de La Bussière (86) du 21 au 26 mai 2018. Le CA s'était réuni le 22 mai. Le lendemain, le président Spiers ouvrait la 30<sup>e</sup> assemblée générale en présence de 88 participants : énoncé des décédés de l'année, minute de silence, lecture des rapports et approbations par l'assemblée qui reconduisait l'équipe en place. À 11h30, hommage à nos camarades au monument aux Morts, par la lecture des

68 noms de hussards, morts pour la France, puis dépôt de gerbe par le président, le maire et le président des AC, entourés des porte-drapeaux, gendarmes et congressistes. Minute de silence et Marseillaise chantée.

Le 18 octobre 2018 à 10h30, 30 hussards et leurs épouses étaient présents à Azé en Saône-et-Loire pour l'hommage annuel à leurs camarades disparus en Kabylie.

Au monument aux Morts, devant les porte-drapeaux, dépôt d'une gerbe par le président Spiers et le maire adjoint, M. Gendre, avec minute de silence et hymne national chanté.



Au carré militaire du Souvenir français, sa déléguée Mme Carena déposait avec H. de Marcellus, la gerbe « Amicale 6 Hussards » devant la plaque des Morts du Régiment suivie d'une minute de silence.

Mme Mariotte, maire honoraire, et M. Bernardon ont fleuri la tombe du commandant Delamare.

**Yves Spiers**

## GR 218

ASSOCIATION AMICALE  
DES OFFICIERS D'ACTIVE  
ET EN RETRAITE DE  
L'ADMINISTRATION SANTÉ

Président : Colonel Didier Gineste  
Adresse : 5 rue François Rabelais  
45000 Orléans



L'Association Amicale des officiers d'active et en retraite de l'Administration santé des armées – A3 a tenu sa 41<sup>e</sup> AG à Chédigny (Loir-et-Cher) le 6 mai 2018. Elle a été suivie d'une AG extraordinaire en raison de résolutions proposant des modifications statutaires. À l'issue, le CA s'est réuni afin de constituer le bureau de la nouvelle mandature.

Dès la veille, une quarantaine d'adhérents s'était retrouvée afin de profiter de ce moment de partage annuel. Le ciel bleu et le soleil ont accompagné les participants tout le week-end qui, en marge des AG, ont pu découvrir la Loire en bateau, visiter la belle ville de Tours et partager de nombreux moments de convivialité.

Le dimanche matin, en présence d'un représentant de la mairie, une gerbe a été déposée au monument aux Morts de Chédigny, situé au centre du cimetière du village.

Rendez-vous est donné le samedi 23 mars 2019 à Théoule-sur-Mer (06) où l'A3 tiendra sa 42<sup>e</sup> AG.

**Didier Gineste**

## GR 243

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-  
MAGINOT DU TARN

Président : M. Jacques Bastié  
Adresse : 75 allées Corbières  
81100 Castres

L'assemblée générale 2018 s'est tenue, à la Maison du Bâtiment à Albi, le 3 mars 2018. Le président Jacques Bastié, après avoir remercié l'assistance, a fait procéder aux formalités d'usage. Bernard Navech a été élu trésorier, en remplacement de notre camarade Jacky Soler, décédé ; aucun changement concernant les autres administrateurs. À l'issue, le vin d'honneur a été offert aux participants.

Notre association s'est à nouveau réunie pour la journée de l'amitié qui a lieu à Damiatte (Tarn), le 7 octobre 2018.

Après un office religieux célébré par le père Hervé Sossengue, l'assistance s'est retrouvée sur le parvis de l'église pour une cérémonie au monument aux Morts, puis s'est rendue sur la place où a été érigé en 1920 le monument aux Morts de la commune. La maire, accompagnée du président local des anciens combattants, a dévoilé la plaque portant le nom de la place : « Place de la Liberté.

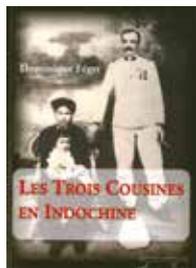


Dans son discours, le président s'est évertué à montrer du doigt les amicales qui sont à l'image de la fable de La Fontaine « Le chat et le singe » où le chat tire les marrons du feu que mange avec délectation le singe. C'est sur les rires suscités par ce récit que s'est poursuivie la journée.

**Jacques Bastié**

## Les trois cousines en Indochine

Dominique Féger



Atelier Fol'Fer  
Tél : 06 74 68 24 40  
Prix : 19 € (4,20 € de frais de port)

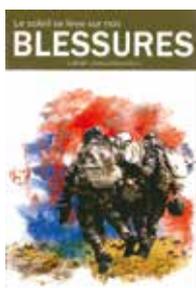
Née en 1954 en Bretagne d'un père militaire français et d'une mère franco-vietnamienne, Dominique questionne sans cesse sa mère sur ses origines maternelles. Un jour sa mère lui « raconte l'Indochine » : « je gardais les buffles dans la montagne et plantais le riz dans les rizières ».

En 2011 Dominique et deux de ses cousines partent pour le Vietnam. Elles découvrent la trace de la grand-mère décédée, d'une famille de cousins mais pas celle du grand-père dont elles détiennent une seule photo. Dominique ne désespère pas de retrouver sa trace. Les bénéfices de la vente seront reversés à l'association « Bretagne-Vietnam ».

JMG

## Le soleil se lève sur nos blessures

Collectif « Debout Marsouins »



Commande auprès de  
M. Georges Guehenneux  
Amicale 3<sup>e</sup> RIMA  
1 Lotissement du Stade  
56450 Theix  
Prix : 23 € (frais de port inclus)

Une dizaine d'hommes et femmes racontent la vie des soldats après leurs blessures de guerre, décrites dans le quotidien, et qui affectent leur chair et leurs os mais également celles plus insidieuses qui s'installent à jamais au fond de leur cerveau. Il s'agit là de partager leur vie dans ces combats lointains et mal connus du grand public. Ces témoignages sont rapportés par d'humbles citoyens ayant servi au Tchad, en Bosnie-Herzégovine et en Afghanistan. L'authenticité des récits, les cris des blessés de guerre et leurs souffrances ne peuvent laisser personne indifférent.

## Boutique en ligne de l'ECPAD

<https://boutique.ecpad.fr/>



Le site Internet de l'ECPAD (Agence d'images de la Défense) propose dans sa boutique en ligne des livres, des DVD, ainsi que des photographies d'art. Des promotions et des suggestions « coup de cœur » complètent cette offre.

Un site incontournable pour se faire plaisir ou pour offrir des ouvrages et des documentaires de qualité.

## Créer et gérer une association pour les nuls

Robert Matthieu

First Éditions  
Prix : 11,95 € (en librairie)



Le désir de se réunir autour d'une passion ou d'un projet commun ne cesse de se développer en France. Mais créer (et faire durer !) une association est plus difficile qu'il n'y paraît. Où trouver les financements nécessaires ? Un dirigeant d'association peut-il être rémunéré ? Quelle est la législation en vigueur à connaître (loi de 1901, etc.) ?

Cet ouvrage, complet et à jour des dernières modifications législatives, répondra à toutes les questions et permettra de faire les bons choix.

# Hommage à André Maginot

Au mémorial de Maucourt-sur-Orne, le 9 novembre 2018 se tenait la cérémonie en hommage à André Maginot. C'est le premier monument que les touristes découvrent en venant de Verdun : André Maginot, blessé et porté sur un fusil par deux poilus. Inaugurée en 1935 par le président de la République Albert Lebrun, cette fresque représente la dernière patrouille du sergent Maginot à Maucourt le 9 novembre 1914.

Tous les ans, sous le patronnage de la FNAM, représentée par Henri Schwindt, président délégué, la section fédérale Gr 92 et sa présidente, Janine Schwindt, et la commune célèbrent la mémoire de ces soldats qui n'ont pas laissé leur chef aux mains de l'ennemi. En présence des conseillers départementaux, Yves Peltier et Jean Picard, du sénateur Franck Ménonville, des maires des villages environnants et des associations patrio-



tiques, la Flamme a été ravivée par le maire, Alain Lietz, et un dépôt de gerbes a eu lieu. L'évocation historique portait sur l'une des patrouilles d'André Maginot du mois de novembre 1914, la prise de Mogeville, lue par Alain Louppe. L'approche du 11 novembre et du cessez-le-feu a été évoqué et la sonnerie des tranchées a été jouée.

Alain Louppe

## Recherche

Recherche les anciens du 1<sup>er</sup> Régiment de Cuirassiers, 2<sup>e</sup> escadron, sur le piton, entre mars 1958 et juin 1959, en Algérie.

Gabriel Cailleux  
Tél. : 03 22 60 45 38

Recherche anciens camarades du 28<sup>e</sup> Dragons, basé à Affreville, près de Médéa, Blida, entre 1959 et 1960.

Claude Lemoine  
Tél. : 07 71 12 02 51 ou 02 77 000 373

Jean-Claude Clouet, ancien du 7<sup>e</sup> BPC (54/56), blessé le 9 mai 1955 à Saïgon (Indochine) en compagnie de trois parachutistes : Migny, Guillaume et Lambart, recherche des témoignages sur cet événement.

Jean-Claude Clouet  
Tél. : 06 12 76 76 27

Recherche toutes informations sur mon grand-père maternel, présumé français, et

pour lequel je ne dispose que d'une photo, utilisée pour la couverture de mon livre, voir page ci-contre (Les trois cousines en Indochine). Ma grand-mère, son épouse, s'appelait Liem. Leur fille, ma mère, prénommée Lai, épousa le lieutenant Yves Féger.

Mme Dominique Féger-Penhoat  
Tél. : 06 85 69 04 36  
dominiquepenhoat@gmail.com

Recherche, pour base de données, des documents iconographiques et toutes informations et témoignages sur des véhicules blindés et engins de l'armée de terre de 1917 à 2017 baptisés d'un toponyme ardennais comme *Sedan*, *Rethel*, etc. ou d'un patronyme lié à l'histoire des Ardennes comme *Turenne* ou *Sanglier des Ardennes*.

Gérald Dardart  
gerald.dardart@orange.fr

Caen  
Prochain congrès  
Le 20 juin 2019

